

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

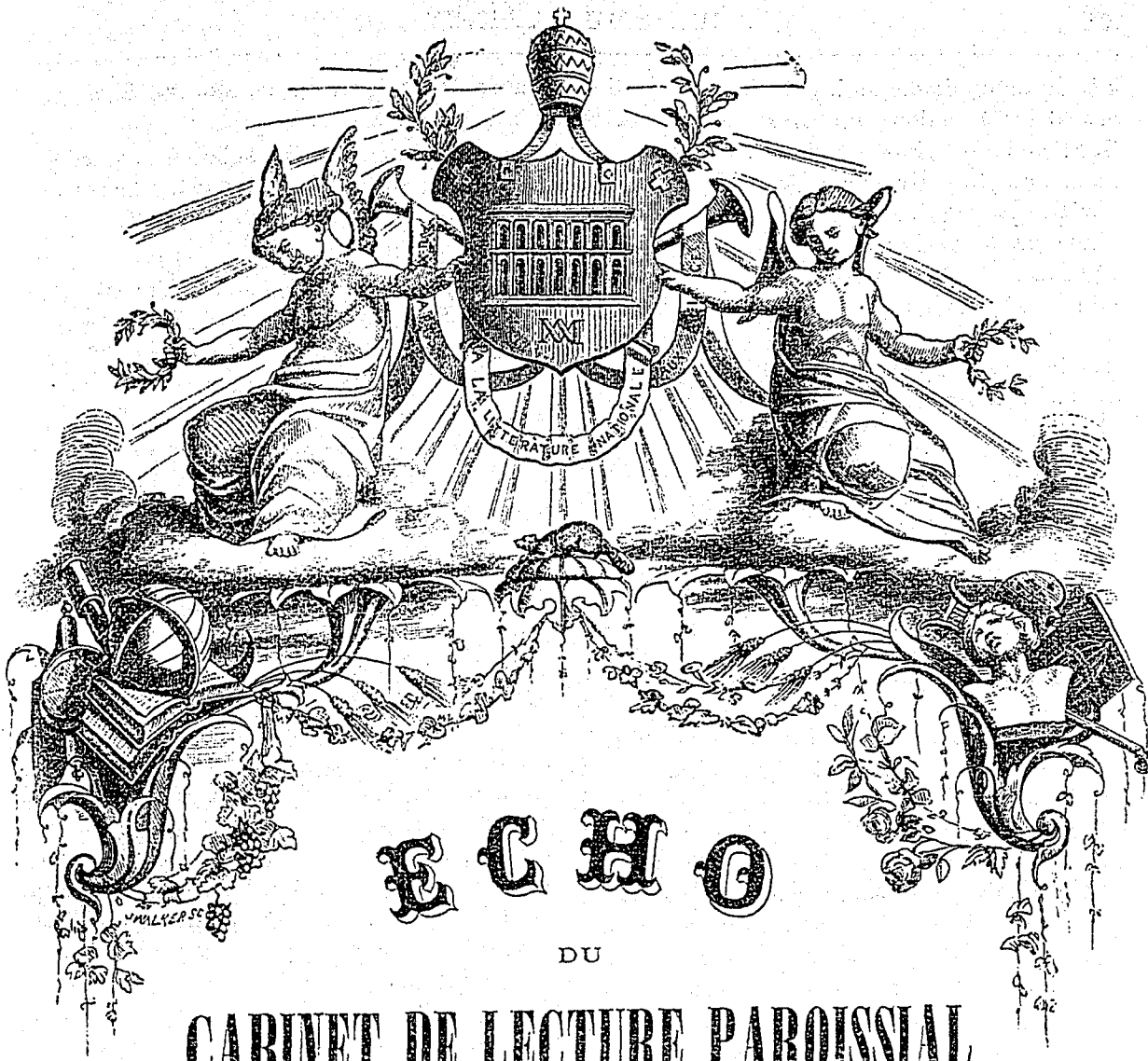
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



SOMMAIRE.—Histoire de la Quinzaine.—Union Catholique.—Courrier de Montréal.—Chronique Musicale.—Etude Littéraire: David, le Bourreau et Voltaire.—Esquisses Nationales: Catherine Primot, 1652, par Paul Stevens.—Feuilleton: Le Vase du Japon.—Variétés: Lettres inédites des frères La Mennais, (suite et fin).—Un peu de tout.—Musique: Joséphine.—Problèmes amusants, Enigmes.—Solutions des énigmes précédentes.

**HISTOIRE DE LA QUINZAINE.**

Montréal, 30 Avril 1862.

Les dernières correspondances de Rome nous apportent d'excellentes nouvelles de la santé de Notre Saint-Père le Pape. Elles nous racontent, entre autres, l'ovation que Sa Sainteté reçut pendant sa promenade sur le Monte-Pincio des

enfants qui s'y donnent rendez-vous les jours de beau temps pour respirer l'air pur de la campagne et se livrer en toute sécurité aux joyeux ébats de leur âge. Aussitôt que ces heureux enfants eurent reconnu le Souverain Pontife, ils se précipitèrent à ses pieds, l'acclamant de leurs cris d'allégresse. En présence de ces démonstrations naïves d'enthousiasme et d'amour, Pie IX ne put retenir ses larmes; il caressa les petits promeneurs et les bénit de toute l'effusion de son cœur paternel. C'était bien la reproduction fidèle du *sinite parvulos venire ad me*.

Nous apprenons en même temps que l'on commence déjà dans la ville éternelle les préparatifs de la grande fête qui doit s'y célébrer

à la fin du mois de mai, pour la canonisation des 23 Franciscains, martyrisés au Japon et du B. Michel des Saints, religieux Trinitaire. Au moment où le glaive de l'idolâtrie décime les chrétientés naguère si florissantes de la Cochinchine, et le lendemain presque du jour où le cimetière du Druse a fait couler tant de flots de sang sur les catholiques montagnes de Syrie, il est beau de voir l'Eglise, toujours jeune et féconde, encourager ses enfants à la lutte, en offrant à leur admiration de nouveaux modèles de constance et d'héroïsme.

Bientôt peut-être s'ajouteront à ces nouveaux saints les bienheureux Paul Miki, Jean de Gotto et Jacques Kisaï, qui furent crucifiés pour la foi à Nangasaki, le 5 février 1597, avec le B. Pierre-Baptiste et ses 22 compagnons, cause innocente de leur arrestation et de leur mort.

Ce n'est pas la seule canonisation de ses enfants que poursuit la célèbre Compagnie de Jésus ; celles des B. Alphonse Rodriguez, Pierre Claver et Jean de Britto étaient à la veille de voir terminer leurs procédures, et les causes de la béatification des Vén. Jean Berchmans, Bernardin Réalini, Joseph Pignarelli, et autres étaient en bonne voie, lorsqu'a soufflé la tempête dont la violence a emporté ses cinq provinces d'Italie et dispersé plus de 1500 de ses religieux sous toutes les latitudes. Mais Dieu, qui fait tourner toutes choses à sa gloire, n'a pas permis que le zèle des Frères de Saint François-Xavier restât de la sorte sans aliment, et il a ouvert sur de lointains rivages, des terres immenses à l'ardeur de leur foi et de leur charité. A l'heure qu'il est, la moitié des missions étrangères, si on les envisage sous le double point de vue de la grandeur du territoire qu'elles occupent et du nombre des missionnaires qui les évangélisent, la moitié des missions étrangères sont confiées aux Jésuites. Il serait bien à souhaiter qu'ils publiassent sur le plan des *Annales de la Propagation de la Foi*, les nouvelles de leurs travaux apostoliques au delà des mers.

De toutes parts, ajoute la *Revue des Bibliothèques Paroissiales* qui nous a fourni les détails précédents, il nous arrive les nouvelles les plus consolantes sur l'empressement qu'ont mis les catholiques à verser dans les mains de leurs pasteurs le denier de St. Pierre, cette pieuse

offrande destinée à venir en aide au Père commun des fidèles.

Un exemple entre mille suffira à l'édification de tous ceux qui le liront. Nous le transcrivons tel que le rapporte la *Gazette du Midi* :

“ Dans un diocèse religieux, et l'un de ceux qui ont donné le plus généreusement au Saint-Père, une pauvre femme qui reçoit de la charité le pain que son rouet ne suffit pas à lui gagner, se présente, un soir du mois de février, à la porte du presbytère de D. . Elle était accompagnée de ses trois enfants. Le curé la reçoit avec bonté et s'apprête à lui donner un secours. Elle remercie avec une douce fierté.—Monsieur le curé, je ne vous demande pas l'aumône, je viens vous apporter mon denier de Saint-Pierre et celui de mes enfants.—En même temps, elle défait un rouleau soigneusement empaqueté, et en retire un franc en menue monnaie de cuivre.—Voilà, dit-elle, ce que j'ai économisé, son par sou, sur ce que je reçois des braves gens ; veuillez le donner au Pape et m'inscrire dans l'association. Le digne pasteur refuse un don aussi considérable.—Je vous inscrirai avec vos trois enfants, bonne mère, mais je n'accepte qu'un centime ; c'est assez pour témoigner au Pape combien vous l'aimez.—Mais, M. le curé si vous saviez le bonheur que j'ai eu à réunir cette petite somme ! J'y travaille depuis deux mois. Non, je ne touche plus à cet argent, ce serait un vol. Cet argent n'est plus à moi, il est au Saint-Père ! La pauvre femme était éloquente dans ses instances, elle se mit à pleurer de ce que sa pauvreté empêchait de recevoir son offrande. Le bon prêtre n'y tint plus : il joignit ses larmes aux siennes, et accepta cette sainte aumône. Pouvait-il refuser ?

“ Et qui ne se sentirait ému par l'exemple de cette pauvre femme ? ”

Ce beau trait montre assez que les œuvres de la charité sont à la portée de toutes les bourses et nous amène très naturellement à dire quelques mots de la *Sainte-Enfance*, dont les progrès sont aussi merveilleux que les résultats incalculables.

Suivant le rapport de 1860, que nous avons sous les yeux, nous voyons que la recette de 1849 qui n'était que de 110,191 francs, a atteint dix ans plus tard, en 1859, le chiffre presque fabuleux de 1,391,240 fr. 60 c.

La contribution n'étant que de 12 sous par an, combien n'a-t-il pas fallu de 12 sous pour former cette somme? Combien n'a-t-il pas fallu d'enfants pour la recueillir? N'a-t-on pas raison de dire que la Ste. Enfance compte des Associés par toute la terre, et qu'elle forme l'armée la plus nombreuse qui se soit jamais vue? Armée pacifique, qui combat, non pour gagner des empires terrestres, mais pour conquérir à Dieu des âmes immortelles!...

Chaque année, la Ste. Enfance sauve des milliers, des centaines de milliers d'âmes, qui, sans elle, ne se seraient jamais sauvées.

En 1853, le nombre des enfants sauvés, s'élevait à	192,300
1854, " " " "	à 216,464
1855, " " " "	à 277,950
1856, " " " "	à 329,388
1857, " " " "	à 324,826

Depuis, le nombre n'a fait qu'augmenter.

Ainsi, depuis neuf ans seulement, plus de DEUX MILLIONS d'enfants ont été rachetés, baptisés, et sont à présent au ciel.—Evidemment le doigt de Dieu est là!...

Le nombre des enfants sauvés dans l'année qui vient de finir, s'élève à QUATRE CENT MILLE.

### UNION CATHOLIQUE.

Cette Société, déjà si favorablement connue, a eu son assemblée générale dimanche dernier, au lieu ordinaire de ses réunions, Collège Ste. Marie, et a procédé aux élections annuelles de ses officiers. Nous avons constaté avec un sensible plaisir par ce qu'a dit le Révd. Père Michel, l'habile et intelligent directeur de cette Société, la voie véritablement prospère dans laquelle se trouve l'Union-Catholique. Elle compte aujourd'hui près de 180 membres, et sa bibliothèque, formée d'hier à peine, contient déjà plus de mille volumes. Les résultats de son fonctionnement se font remarquablement sentir, et nous n'avons aucun doute de l'efficacité de son œuvre.

Un ami du journal ayant bien voulu nous promettre une histoire de cette société, nous ne voulons pas nous laisser entraîner sur le terrain qui lui appartient.

Mais nous ne pouvons nous empêcher de dire que nous sommes réellement heureux, et que nous avons droit, jusqu'à un certain point, d'être fiers des progrès que font ces jeunes

Sociétés littéraires et religieuses qui prennent naissance au milieu de nous, qui grandissent, qui se développent avec autant d'éclat que leurs commencements sont modestes. Fondées dans le but d'offrir aux jeunes gens les moyens de se préserver des maux profonds que sème sous leurs pas l'esprit du siècle, elles sont autant de guides qui dirigent nos aspirations et préparent l'accomplissement de nos belles destinées. "Quand un peuple, écrivait Montesquieu, s'agite et se remue sans cesse, c'est un signe de liberté." De même, pouvons-nous ajouter, quand les générations d'un peuple se groupent autour de l'arbre sacré de la Religion, de la Science et de la Patrie, c'est un signe que son cœur bat et qu'il vivra d'une vie forte et puissante.

Voici les noms des officiers élus dimanche derniers :

Président, F. X. A. Trudel, écr. ; Vice-Président, J. P. L. Desrosiers, écr. ; Secrétaire, M. E. Contant, écr. ; Assistant-Secrétaire, M. N. Bourgoïn ; Bibliothécaire, M. J. A. Manseau ; Assistant-Bibliothécaire, M. A. McMahon ; Trésorier, M. J. D. Rolland.

Conseillers :—MM. N. Bourassa, Trefflé Garceau, Octave Giroux, Paul A. Létondal, E. L. de Bellefeuille, U. Piché.

### COURRIER DE MONTREAL.

Il y a dix ans que je fus admis à flâner dans la rue Notre-Dame et à étudier le Droit. De ces deux professions que j'embrassais avec une inégale ardeur, il en est une au moins dont j'ai pratiqué tous les faciles devoirs avec une consciencieuse fidélité. Dans l'une, j'ai été clerc longtemps, et clerc médiocre, lisant Pothier lorsque c'était la prose légale de mes patrons que je devais transcrire de ma moins mauvaise écriture, et lisant Châteaubriand lorsque je devais lire Pothier ; mais dans la profession de flâneur, j'ai été maître dès le premier jour. A première vue, la rue Notre-Dame m'a adopté, et j'ai adopté la rue Notre-Dame. Tous les jours, beau ou mauvais temps, pluie ou neige, le 2 décembre comme le 24 février, le 24 mai comme le 24 juin, je n'ai pas failli à la tentation et au devoir de me promener rue Notre-Dame, de 4 heures et demie à 5 heures.

L'historien futur de la rue Notre-Dame devra me faire causer. Je lui fournirai bien des

renseignemens précieux, bien des souvenirs pi-  
quans ; je lui ferai connaître ce qu'est un flâneur convaincu.

Il faut qu'il vienne bientôt, cet historien ! car la rue Notre-Dame se dépouille de sa vieille physionomie, la rue Notre-Dame des anciens jours s'en va rapidement. Elle n'est plus étroite partout, le chemin de fer augmente le nombre des passans, trouble les conciliabules des flâneurs au coin des rues et leur donne le scandale de la vitesse.

Saisissons quelques traits de la vieille rue avant qu'ils ne s'altèrent ! Consacrons-lui une chronique en attendant l'histoire ! Qui aurait plus le droit d'en parler que moi qui l'ai beaucoup aimée !

Il faut d'abord s'entendre sur ce qui est vraiment la rue Notre-Dame. Le règlement municipal nomme ainsi la longue et étroite rue qui s'étend du Faubourg St. Joseph au Faubourg Québec ; mais cela est du dérèglement. La rue Notre-Dame des flâneurs est comprise entre le coin de la Place d'Armes et le coin de la rue St. Vincent. Un pas plus loin, vous êtes déjà un peu dans la rue St. Joseph ou dans la rue Ste. Marie ; Nelson sur sa colonne impassible est au delà de la frontière. L'aspect change, le trottoir se dégarnit, le passant ressemble aux passans des autres rues, de la rue St. Paul ou de la rue St. Laurent, il regarde devant lui, il arrive, il marche, mais ne se promène plus.

Que de souvenirs dans cet étroit espace ! Que de flâneurs y ont promené leur curiosité, leurs caprices, leurs ennuis ! Demandez à vos aïeux, et aïeules qui voguent dans les eaux de la cinquantaine sous pavillon neutre, comment on y flânait autrefois, plus gaiement, plus familièrement qu'aujourd'hui. La ville n'avait alors qu'une rue, la rue Notre-Dame, il y avait une rivière dans la rue Craig, on allait à la chasse dans la rue Sherbrooke, il fallait être armé jusqu'aux dents pour se risquer jusqu'au *Beaver Hall*. L'été on faisait des parties de canot de la Place Viger au Griffintown, on pouvait faire naufrage et même pêcher à la ligne à la Place-à-Foin.

Je regrette amèrement qu'aucun flâneur de ce temps-là ne nous ait laissé de mémoires, écrits au jour le jour, avec des portraits esquissés en marge. Que d'anecdotes sont perdues, que de délicieux traits de mœurs sont effacés, que

de jolies figures de promeneuses sont oubliées ! Personne n'a songé, et personne ne songe encore, à recueillir, à élever et à conserver dans la mémoire, les enfans perdus de la gaieté canadienne.

Je voudrais voir un homme d'esprit, qui aurait longtemps vécu dans le commerce et l'intimité de nos aînés, se faire leur historien, leur biographe, nous introduire dans le monde d'il y a cinquante ans, d'il y a trente ans, d'il y a vingt ans. L'esprit d'aujourd'hui n'est plus l'esprit d'autrefois ; il est plus cherché, il est moins original, il est moins gai surtout. Leur esprit, à eux, venait de leur gaieté ; le peu de gaieté que nous avons vient de notre esprit. Le grand art de s'amuser pour s'amuser, s'affaiblit de plus en plus ; on ne sait plus préférer l'éclat de rire à tout, même à l'esprit et surtout à la médisance.

Il y a encore quelques flâneurs du passé, mais ils flânent peu dans la rue Notre-Dame. Ils ne font qu'y passer. Comme ils se promènent surtout pour leur santé, ils vont chercher le grand air dans les grands chemins, aux environs de la montagne.

En revanche, ils sont des guides complets dans Montréal, et des thermomètres infailibles de l'esprit public. Ils marquent les nouvelles. Ils savent où l'on danse ce soir, où l'on mourra demain, le chiffre des faillites, l'heure des enterremens, la date des mariages, l'âge et la parenté des trois quarts de la population, le plan et le coût des maisons qui se construisent, la série des locataires et des propriétaires de chaque logis. Il semble que les accidens les envoient avertir d'avance. Ils sont toujours présens. Puis, ils s'en vont par la ville répandant le récit. Vous les voyez allant de passant en passant, la douleur publique peinte sur la figure, débitant le fait divers du lendemain. Ils ont toujours été le principal témoin de l'accident, le premier arrivé sur le théâtre du sinistre, le dernier parti. Ils ont suggéré l'avis qui a prévalu, le secours qui a tout sauvé. Ils se félicitent de s'être trouvés là, si à propos, et se demandent avec une curiosité inquiète ce qu'on aurait fait sans eux.

Le plus spirituel de ces flâneurs, celui qui a le plus vu, le plus raconté, assistait à une assemblée publique, il y a quelques années.

Un orateur entraîné par l'improvisation en vint à parler du grand incendie de 1852. Au

premier mot, le flâneur lache un cri de joie, traverse la foule, bondit sur l'estrade et s'écrie avec enthousiasme, le regard encore illuminé par un reflet de l'incendie : "C'est moi qui ai vu le feu, le premier..." et il raconte l'origine du désastre, il décrit la maison qui en fut la première victime, il suit l'élément dévorant dans sa course immense, et il n'abandonne la parole que lorsque tout est brûlé.

Le flâneur moderne de la rue Notre-Dame est un être multiple. Les variétés abondent. Il y a d'abord au premier rang, le type suprême, le flâneur cosmopolite. Celui-là flâne partout où il se trouve, il ne saurait ne pas flâner, il flânerait dans l'unique rue d'un hameau, s'il y avait encore des hameaux. Je connais un ancien flâneur de la rue Notre-Dame, proscrit de sa patrie par les nécessités de l'existence, qui, dans le petit village où il est relégué, ne manque jamais au devoir de flâner de 4 heures à 5. Il se promène dans la seule rue de son village, entre les quatre ou cinq maisons qui le composent, et les ménagères de ces quatre ou cinq maisons règlent leurs pendules sur lui. Ce flâneur incorrigible, ce flâneur incorruptible, est un des hommes que j'honore le plus.

Le flâneur cosmopolite ne tient compte de rien de ce qui décourage ou ralentit le flâneur ordinaire. Il n'a d'autre but que la flânerie elle-même. Sa curiosité s'adresse à tout. Plus il y a de passans, de passantes, plus il y a de spectacles, plus il est heureux et satisfait. Mais il sait se contenter de peu, et trouver sa proie dans la disette comme dans l'abondance. Il supporte patiemment les interrupteurs, lorsque les interrupteurs l'arrêtent vis-à-vis un joli chapeau. Il rentre après cela dans le travail, aussi satisfait que Titus, lorsqu'il avait fait une bonne action Romaine.

Au-dessous du flâneur cosmopolite, il y a le flâneur proprement dit, celui qui flâne lorsqu'il fait beau et que la rue Notre-Dame est giboyeuse. Il y a le flâneur-amateur qui n'y paraît que de temps à autre, dans les belles saisons. Il y a aussi les flâneurs qui ne vont que par bande, et dont la promenade est scandée de relais au coin des rues et au bord des fontaines.

Ce n'est pas tout, et je ne prétends pas signaler toutes les variétés de flâneurs. Il y a encore le flâneur timide qui a besoin d'un prétexte pour flâner; il est toujours sur la route du bureau

de poste, petite vitessc. Il va et vient en attendant les malles, qui arrivent invariablement après le départ des promeneuses.

Il faut ajouter à cette liste, le flâneur d'occasion, celui qui flâne en attendant quelqu'un ou pour voir quelqu'un, pour voir la dame de ses pensées, ou la mère ou le cousin de la dame de ses pensées, ou l'ancien chapeau de la dame de ses pensées porté par une des vieilles bonnes de la maison. Le but de la promenade atteint, ce flâneur s'éclipse.

Les vrais flâneurs n'ont qu'une médiocre estime pour ces flâneurs-là, qui utilisent la rue Notre-Dame et la paient d'ingratitude.

Enfin, il y a les flâneurs par contrebande, l'homme d'affaires échappé de son bureau, l'ancien flâneur domicilié à la campagne, qui vient chercher dans la rue Notre-Dame ses anciennes connaissances, le fantôme de sa jeunesse, les souvenirs de sa cléricature. D'ordinaire ceux qui se permettent ces petites excursions hors de leurs domaines, ont pour *cicerone* un flâneur émérite, qui commente le texte qu'ils ont sous les yeux.

On reconnaît facilement le faux flâneur, celui qui ne flânait pas hier, et qui ne flânera pas demain. Il a la démarche mal assurée, il va trop vite ou trop lentement, il ne sait pas s'arrêter au coin des rues, il ne sait pas tout voir sans trop regarder, enfin il menace sans cesse de se perdre dans la foule des passans.

Voici quelques uns des articles du code du flâneur de la rue Notre-Dame.

10. Tous les hommes sont nés pour être des passans, mais il n'y a que quelques passans qui soient nés pour être flâneurs.

20. On devient passant, mais on naît flâneur.

30. Le chemin de fer de M. Easton est un passant, mais ne sera jamais un flâneur.

40. Le père d'un passant peut être un ex-flâneur, et plus souvent encore le fils d'un passant est un flâneur.

50. On cesse d'être flâneur en devenant mari, propriétaire ou conseiller municipal.

60. Le veuvage, la perte de sa propriété ou de son élection fait rentrer le flâneur dans ses droits et son titre.

70. Un flâneur convaincu d'avoir porté un parapluie par simple précaution, ou d'être entré dans un magasin à 4½ heures de l'après-midi pour faire un achat sérieux, est déchu de son grade et renvoyé dans la rue St. Paul.

80. La plupart des passans voudraient être des flâneurs. Dans tout passant, il y a un flâneur mort jeune.

90. Les passans s'arrêtent un peu partout, au coin de la rue St. Jean-Baptiste, aux quatre coins de la rue St. Gabriel ; les flâneurs ne s'arrêtent qu'au coin de la Place d'Armes, côté Lyman, au coin de la rue St. Lambert, au coin de la rue St. Vincent.

H. F.

## CHRONIQUE MUSICALE.

Montréal, 27 avril, 1862.

Chers lecteurs,

Mon congé d'absence expiré, je reprends la plume, après un silence de deux Échos, (computation Chinoise) pour causer avec vous de *points* et de *croches*. Et tout d'abord, permettez que je vous félicite très-sincèrement des charmantes correspondances musicales de MM. Beurival, Diérix, (oh! le nom harmonieux!) et Frédéric Saily de Québec, dont vous avez été favorisé dans les deux derniers *Échos*.

Les chroniques de MM. de Beurival et Diérix tendent assurément à un excellent résultat pratique, et nous leur reconnaissons d'utiles propriétés médicinales et purgatives pour peu que les patients les reçoivent dans un état d'esprit favorablement disposé.

M. de Beurival nous apprend plusieurs *franches* vérités et entre, avec beaucoup d'exactitude, dans la recherche de certaines causes et effets—qu'il importe au public éclairé Canadien,—ami des arts,—de faire disparaître *prestissimo*. Si ce sage chroniqueur voulait renoncer à son rôle de comète annuelle—et nous favoriser, au moins aux quatre grandes fêtes de l'année, de ses lumières et de son expérience,—il rendrait, ce nous semble, de grands services à la cause de l'art musical en ce pays. Du reste, chers lecteurs, notre homme est pris: il est trop bon musicien pour ne pas s'apercevoir que sa première correspondance n'est qu'une excellente introduction à laquelle il faut nécessairement un thème, des variations et une finale,—qu'il est, en bonne conscience d'artiste—(qui vaut bien celle d'un homme de loi!) tenu de nous fournir, sans trop de retard.

M. Diérix, à notre grande satisfaction, comme à la vôtre, sans doute,—s'est lancé en voyage d'observation. Après avoir visité les Capitales musicales de l'ancien continent—il est à présu-mer qu'il fera voile de ce côté—chemin faisant, il notera les succès qu'obtient l'Opéra Italien chez nos bons cousins les Esquimaux; puis en-

trera, sans doute, dans la comparaison du progrès de l'art musical dans le Territoire du Lac Labiche et dans ce pays—c'est à peine s'il se doute du vaste champ d'observation qui l'attend dans notre Canada, et dans ce Montréal surtout. Gare! par conséquent, à ceux qui s'aviseraient de faire un indigne métier de l'art de Made-moiselle Euterpe.

Quant à notre ami Saily, il a démontré à l'évidence, et d'autant plus facilement que personne n'osait en douter,—que, si Québec n'est point la Capitale politique de cette Province, elle en est certainement la Capitale artistique,—pour ce qui concerne la musique au moins. En effet, à Québec le seul nom d'un artiste suffit pour attirer un auditoire appréciateur, et rémunérateur—on conviendra qu'à Montréal, le plus souvent, un nom—d'artiste ou de littérateur semble produire l'effet directement contraire—Nous serions bien aise que notre ami Beurival nous expliquât les causes d'un si étrange état de choses.

Nonobstant tous ces désavantages, beaucoup de concerts continuent à *se donner* à Montréal.

Depuis notre dernière Chronique nous en avons compté huit, dont voici l'énumération: 1o. le quatrième concert classique de Mr. Carter;—il y a eu, nous dit-on, un progrès notable dans l'exécution musicale, comme aussi un auditoire plus nombreux.

Mr. Carter, soit dit en passant, fait preuve d'une persévérance digne de l'encouragement qu'il commence à recevoir, et qui devra aller toujours croissant, nous l'espérons. 2o. La société Oratorio (association modèle sous plus d'un rapport,—mais que nous n'avons pas encore pu imiter... faute d'un public peut-être,) donnait, *encore une fois*, la Création—au dire des journaux anglais, (témoins impartiaux lesquels vont jusqu'à se condamner entre eux); les deux premières parties de ce charmant Oratorio ont été rendues passablement,—mais la troisième, qui renferme les plus suaves mélodies, aurait été exécutée de manière à complètement gêner le fricot: 3o. Notre ami, M. Benoit, répétait, avec son cœur, au Cabinet Paroissial, quelques-uns de ses charmants chants montagnards,—pour ajouter encore à l'intérêt de la soirée, il s'était adjoint le rare talent de plusieurs orateurs, aimés du public,—hélas! hélas! les amis de la littérature et des arts en Canada—y ont brillé,—par leur absence... Chers lecteurs, il est fort pénible de constater presque sans cesse des insuccès semblables. Nous pourrions en citer un autre,—tout aussi fâcheux,—arrivé vers le même temps—(c'est la quatrième soirée littéraire et musicale sur notre liste)—mais à quoi bon? Permettez-seulement, MM. les Directeurs, Mesdames les Directrices des associations charitables de Villemarie, que nous vous adressons un petit mot utile et amical. Dans l'occa-

sion, vous êtes heureux, n'est-ce pas, de rencontrer des artistes et des amateurs zélés et toujours dispos—non-seulement à concourir à vos bonnes œuvres, mais encore, à en faire à eux seuls tous les frais, en vous déchargeant de tous les embarras et tracasseries incidents à l'organisation d'une soirée littéraire ou musicale. Or Mesdames et Messieurs nous ne venons certainement pas ici menacer de vous retirer un concours aussi généreux qu'utile au soulagement de la misère qui afflige, chaque hiver, les pauvres de Villemarie;—nous voulons simplement en appeler à vos idées de convenances—et demander s'il est juste que ces Messieurs qui font toujours offrande de leurs services,—dont la réputation est exposée à perdre autant qu'à gagner par ces sacrifices, dont la presse ne tient pas toujours un compte assez fidèle; est-il juste, demandons-nous, qu'ils fassent, à même leurs propres deniers, les dépenses indispensables de location, du luminaire, d'achat de musique, etc, tout en ne tenant aucun compte ni de leur temps ni de leurs services? La délicatesse, sans doute, leur défend de vous importuner de tout ce menu détail; mais lorsqu'à leur tour, ils réclament votre patronage, la reconnaissance toute simple ne devrait-elle pas suppléer au goût de la musique, qui est si souvent en défaut—lorsque son existence impose quelque léger sacrifice? Convenez que ce dévouement si universel des artistes à la belle cause de la charité, mérite, à la longue, une sympathie plus sensible de votre part que celle renfermée dans les expressions banales d'une lettre de remerciements.

Le cinquième concert sur notre liste fut donné par les jeunes élèves (au nombre d'une soixantaine)—du professeur Davis, constitués en association dite des "jeunes Mozarts,"—concert anglais, c'est dire succès complet. Au reste, notre ami De Terlac, dans un excellent article publié dans l'*Ordre* du 23 courant, (article que nous recommandons fort à nos amis musiciens de lire,)—apprécie cette soirée à sa juste valeur: il la qualifie de concert de trente sous,—ou d'harmonie.

Quelques soirs plus tard M. Clark, autre professeur de chant attirait à l'Institut des Artisans un auditoire compact—qui a subi fort patiemment un long concert de jolis morceaux assez tristement exécutés.

Encouragé par son premier succès, le professeur Davis tâtait de nouveau le pouls de son monde, dans un second concert, qui eut lieu le 17 du courant. Nouveau succès... d'argent.

Enfin, le 23 du courant, un œuvre admirable de charité, sous les auspices de Mgr. Taché, conviait au Cabinet Paroissial un auditoire distingué et nombreux. D'autres ont déjà rendu compte des paroles intéressantes que prononça en cette occasion l'illustre Evêque de St. Boni-

face. Plusieurs amateurs, avec leur bienveillance usuelle, improvisèrent une partie musicale à cette fête, ce qui contribua à la rendre encore plus intéressante.

M. Gustave Smith, l'artiste obligeant que l'on n'invoque jamais en vain, a dû remettre au 22 Mai prochain son grand concert. Une indisposition grave a causé ce retard. Le temps n'a pas été absolument perdu pour M. Smith, qui a su profiter de ce délai forcé pour compléter, dans la mesure de ses forces (ou plutôt de sa faiblesse) tous les arrangements propres à rendre cette soirée, la fête musicale par excellence de la saison. Qu'il soit donc bien entendu de toutes parts que nous nous ferons tous un agréable devoir de nous rendre à la Salle Nordheimer le soir de cet intéressant concert.

Une circulaire tombée entre nos mains nous fait connaître plusieurs changements survenus dans les affaires musicales de notre bonne cité. Nous y apprenons que M. Adélarde Boucher, ci-devant associé et gérant du département musical de la maison Laurent et Laforce, et M. J. A. Manseau, employé depuis nombre d'années à la maison J. B. Rolland et Fils, ont fait, ces jours derniers, l'acquisition du vaste fonds de musique Européenne et Américaine tant religieuse que profane de MM. Laurent et Laforce, auquel ils ont encore ajouté un choix de musique classique, acheté de MM. Herbert. Non contents d'un assortiment aussi varié ils ont commandé aux Etats-Unis une importation considérable des plus récentes compositions et romances surtout. Ces MM. ont encore eu l'heureuse idée de louer la spacieuse bâtisse, (No. 131, rue Notre-Dame), occupée depuis dix ans par MM. J. W. Herbert et Cie, comme magasin de musique. Nous souhaitons très cordialement à nos jeunes compatriotes tout le succès possible—et sommes bien persuadé que l'encouragement du public musical Canadien ne saurait leur faire défaut.

MM. Laurent et Laforce, qu'un violent incendie a brusquement délogés, ont aussi loué partie de ce même établissement, (No. 131, rue Notre-Dame); ils se proposent d'y donner plus d'extension à leur commerce de pianos et d'harmoniums. Nous recommandons avec plaisir les magnifiques pianos et puissants harmoniums fabriqués et importés par ces messieurs à la sérieuse considération de tous ceux qui désirent se procurer un instrument parfait, étant bien persuadé que pour l'excellence du son, la durée et l'extrême modicité du prix, aucun importateur dans cette Province ne saurait rivaliser avec ces Messieurs.

Si nous n'avons point complètement lassé votre patience, chers lecteurs, permettez que nous prenions de vous notre congé d'habitude,



en vous laissant l'utile conseil suivant que le grand Liszt adressait souvent à ses élèves :

“ Répétez fréquemment la gamme et les autres exercices ; et pourtant ceci n'est pas encore suffisant. Il y a beaucoup de gens qui, par ce moyen, croient atteindre au but suprême, qui, jusqu'à leur âge mûr passent plusieurs heures, chaque jour à faire des exercices purement mécaniques. C'est à peu près comme si l'on tâchait chaque jour de prononcer l'A. B. C. de plus en plus vite. Employez mieux votre temps.”

CÉCILIE.

## ÉTUDE LITTÉRAIRE.

### VI.

Après la biographie de monsieur Joseph de Maistre, que nous avons donnée précédemment avec l'appréciation de ses principaux ouvrages, nous ne pouvons mieux faire, pour compléter cette étude, que de citer encore quelques-uns des morceaux les plus remarquables qui remplissent ces pages illustres. Nous avons choisi trois admirables figures que ce penseur catholique a coulées comme dans un moule d'airain ! David—le Bourreau et Voltaire.

DAVID.

David brave le temps et l'espace, parce qu'il n'a rien accordé aux lieux et aux circonstances ; il n'a chanté que Dieu et la vérité immortelle comme lui.

Jérusalem n'a point disparu pour nous, *elle est toute où nous sommes*, et c'est David surtout qui nous la rend présente. Lisez donc et relisez sans cesse les psaumes....

Les psaumes sont une véritable préparation évangélique, car nulle part l'esprit de la prière, qui est celui de Dieu, n'est plus visible, et de toutes parts on y lit les promesses de ce que nous possédons.

Le premier caractère de ces hymnes c'est qu'elles prient toujours, lors même que le sujet d'un psaume paraît absolument accidentel et relatif à quelque événement de la vie du roi-prophète ; toujours son génie échappe à ce cercle retréci ; toujours il généralise ; comme il voit tout dans l'immense unité de la puissance qui l'inspire ; toutes ses pensées et ses sentiments se tournent en prières ; il n'y a pas une seule ligne qui n'appartienne à tous les temps et à tous les hommes.

Jamais il n'a besoin de l'indulgence qui permet l'obscurité à l'enthousiasme ; et, cependant, lorsque l'aigle de Cédron prend son vol vers les nues, votre œil pourra mesurer au-dessous de lui *plus d'air* qu'Horace n'en voyait jadis sous le cygne de Diréc. Tantôt il se laisse pénétrer par l'idée de la présence de Dieu, et les expressions les plus magnifiques se présentent en foule à son esprit :

“ Où me cacher, où fuir tes regards pénétrants ? si j'emprunte les ailes de l'aurore et que je m'envole jusqu'aux bornes de l'océan, c'est ta main même qui m'y conduit et j'y rencontrerai ton pouvoir ; si je m'élançai dans les cieus, t'y voilà ; si je m'enfonçai dans l'abîme, te voilà encore.”

Tantôt il jette les yeux sur la nature, et ses transports nous apprennent de quelle manière nous devons la contempler :

“ Seigneur vous m'avez inondé de joie par le spectacle de vos ouvrages, je serai ravi en chantant les œuvres de vos mains. Que vos ouvrages sont grands, ô Seigneur ! vos desseins sont des abîmes ; mais l'aveugle ne voit pas ces merveilles et l'insensé ne les comprend pas.”

S'il descend aux phénomènes particuliers, quelle abondance d'images ! quelle richesse d'expressions ! voyez avec quelle vigueur et quelle grâce il exprime *les noces* de la terre et de l'élément humide :

“ Tu visites la terre dans ton amour et tu la combles de richesses ! Fleuve du Seigneur, surmonte tes rivages ! prépare la nourriture de l'homme, c'est l'ordre que tu as reçu ; inonde les sillons, va chercher les germes des plantes, et la terre, pénétrée de gouttes génératrices, tressaillera de fécondité.....”

“ Seigneur, tu ceindras l'année d'une couronne de bénédictions ; tes nuées distilleront l'abondance ; des îles de verdure embelliront le désert ; les collines seront environnées d'allégresse ; les épis se presseront dans les vallées ; les troupeaux se couvriront de riches toisons ; tous les êtres pousseront un cri de joie. Oui, tous diront un hymne à ta gloire.”

Mais c'est dans un ordre plus élevé qu'il faut l'entendre expliquer les merveilles de ce culte intérieur qui ne pouvait être aperçu, de son temps, que par l'inspiration. L'amour divin qui l'embrace prend chez lui un caractère prophétique ; il devance les siècles, et déjà il appartient à la loi de grâce. Comme François de Sales ou Fénelon, il découvre, dans le cœur de l'homme, “ ces degrés mystérieux qui, de vertu en vertu, nous mènent jusqu'au Dieu de tous les dieux.”

Il est inépuisable lorsqu'il exalte la douceur et l'excellence de la loi divine. Cette loi est “ une lampe pour son pied mal assuré, une lumière, un astre qui l'éclaire dans les sentiers ténébreux de la vertu ; elle est vraie, elle est la vérité même ; elle porte la purification en elle-même ; elle est plus douce que le miel, plus désirable que l'or et les pierres précieuses ; et ceux qui lui sont fidèles y trouveront une récompense sans bornes ; il la méditera jour et nuit, il cachera les oracles de Dieu dans son cœur afin de ne le point offenser ; il s'écrie : si tu dilates mon cœur, je courrai dans la voie de tes commandements.” D'autres fois on l'entend devenir, en quelques mots, tout le christianisme :

“ Apprends-moi, dit-il, à faire ta volonté, parce que tu es mon Dieu.”

Quel philosophe de l'antiquité a jamais su que la vertu n'est que l'obéissance à Dieu, *parce qu'il est Dieu*, et que le mérite dépend exclusivement de cette direction soumise de la pensée.

Voyez comment le prophète déchiffre l'incrédule d'un seul mot : “ Il a refusé de croire de peur de bien agir ; ” et comment, en un seul mot encore, il donne une leçon terrible aux croyants lorsqu'il dit : “ Vous qui faites profession d'aimer le Seigneur, haïssez donc le mal.”

David ne cesse de s'adresser au genre humain et de l'appeler tout entier à la vérité. Cet appel à la lumière, ce vœu de son cœur, revient à chaque instant dans ses sublimes compositions : pour l'exprimer en mille manières, il épuise la langue sans pouvoir se contenter :

“ Nations de l'univers louez toutes le Seigneur ; écoutez-moi vous qui habitez le temps.

“ Le Seigneur est bon pour tous les hommes et sa miséricorde se répand sur tous ses ouvrages.

“ Son royaume embrasse tous les siècles et toutes les générations.

“ Peuples de la terre poussez vers Dieu des chants d'allégresse ; chantez des hymnes à la gloire de son nom ; célébrez sa grandeur par vos cantiques ; dites à Dieu : la terre entière vous adorera, elle célébrera, par ses cantiques, la sainteté de votre nom. Peuples, bénissez votre Dieu et faites retentir partout ses louanges ; que vos oracles, Seigneur, soient connus de toutes la terre, et que le salut que nous tenons de vous parvienne à toutes les nations.

“ Nations de la terre, applaudissez, chantez notre Roi ! chantez, car le Seigneur est le roi de l'univers ; chantez avec intelligence, que tout esprit loue le Seigneur.”

Je finirai par vous rappeler un autre vœu du prophète-roi : “ Que ces pages, dit-il, soient écrites pour les générations futures, et les peuples qui n'existent point encore béniront le Seigneur.”

Il est exaucé, parce qu'il n'a chanté que l'Éternel ; ces chants participent de l'éternité ; les accents enflammés, confiés aux cordes de sa lyre divine, retentissent encore après trente siècles dans toutes les parties de l'univers. La Synagogue conserva les psaumes, l'Église se hâta de les adopter ; la poésie de toutes les nations chrétiennes s'en est emparée ; et, depuis plus de trois siècles, le soleil ne cesse d'éclairer quelques temples dont les voûtes retentissent de ces hymnes sacrées.

On les chante à Rome, à Genève, à Madrid, à Londres, à Québec, à Quito, à Moscou, à Pékin, à Botany-Bay ; on les murmure au Japon.

#### LE BOURREAU.

Qu'est-ce donc que cet être inexplicable qui a préféré à tous les métiers agréables, lucratifs, honnêtes et même honorables qui se présentent en foule à la force ou à la

dextérité humaine, celui de tourmenter et de mettre à mort ses semblables ? Cette tête, ce cœur sont-ils faits comme les nôtres ? ne contiennent-ils rien de particulier et d'étranger à notre nature ? Pour moi, je n'en sais pas douter. Il est fait comme nous extérieurement ; il naît comme nous ; mais c'est un être extraordinaire, et pour qu'il existe dans la famille humaine il faut un décret particulier, un FIAT de la puissance créatrice. Il est créé comme un mode. Voyez ce qu'il est dans l'opinion des hommes, et comprenez, si vous pouvez, comment il peut ignorer cette opinion ou l'affronter ! A peine l'autorité a-t-elle désigné sa demeure, à peine en a-t-il pris possession que les autres habitations reculent jusqu'à ce qu'elles ne voient plus la sienne. C'est au milieu de cette solitude et de cette espèce de vide formé autour de lui qu'il vit seul avec sa femelle et ses petits, qui lui font connaître la voix de l'homme : sans eux il n'en connaîtrait que les gémissements... Un signal lugubre est donné ; un ministre abject de la justice vient frapper à sa porte et l'avertir qu'on a besoin de lui : il part ; il arrive sur une place publique couverte d'une foule pressée et palpitante. On lui jette un empoisonneur, un parricide, un sacrilège : il le saisit, il l'étend, il le lie sur une croix horizontale, il lève le bras : alors il se fait un silence horrible, et l'on n'entend plus que le cri des os qui éclatent sous la barre, et les hurlements de la victime. Il la détache ; il la porte sur une roue : les membres fracassés s'enlacent dans les rayons ; la tête pend ; les cheveux se hérissent, et la bouche, ouverte comme une fournaise, n'envoie plus par intervalle qu'un petit nombre de paroles sanglantes qui appellent la mort. Il a fini : le cœur lui bat, mais c'est de joie ; il s'applaudit, il dit dans son cœur : *Nul ne roue mieux que moi*. Il descend : il tend sa main souillée de sang, et la justice y jette de loin quelques pièces d'or qu'il emporte à travers une double haie d'hommes écartés par l'horreur. Il se met à table, et il mange ; au lit ensuite, et il dort. Et le lendemain, en s'éveillant, il songe à tout autre chose, qu'à ce qu'il a fait la veille. Est-ce un homme ? Oui : Dieu le reçoit dans ses temples et lui permet de prier. Il n'est pas criminel ; cependant aucune langue ne consent à dire, par exemple, *qu'il est vertueux, qu'il est honnête homme, qu'il est estimable, etc.* Nul éloge moral ne peut lui convenir ; car tous supposent des rapports avec les hommes, et il n'en a point.

Et cependant toute grandeur, toute puissance, toute subordination repose sur l'exécuteur : il est l'horreur et le lien de l'association humaine. Otez du monde cet agent incompréhensible ; dans l'instant même l'ordre fait place au chaos, les trônes s'abîment et la société disparaît. Dieu, qui est l'auteur de la souveraineté, l'est donc aussi du châtement : il a jeté notre terre sur ces deux pôles ; *car Jehovah est le maître des deux pôles et sur eux il fait tourner la terre.*

PORTRAIT DE VOLTAIRE.

En louant Voltaire, il ne faut le louer qu'avec une certaine retenue, j'ai presque dit, à contre-cœur. L'admiration effrénée dont trop de gens l'entourent est le signe infailible d'une âme corrompue. Qu'on ne se fasse point illusion : si quelqu'un, en parcourant sa bibliothèque, se sent attiré vers les *Œuvres de Ferney*, Dieu ne l'aime pas. Souvent on s'est moqué de l'autorité ecclésiastique qui condamnait les livres *in odium auctoris* ; en vérité rien n'était plus juste : " Refusez les honneurs du génie à celui qui abuse de ses dons. Si cette loi était sévèrement observée, on verrait bientôt disparaître les livres empoisonnés ; mais puisqu'il ne dépend pas de nous de la promulguer, gardons-nous au moins de donner dans l'excess, bien plus répréhensible qu'on ne le croit, d'exalter sans mesure les écrivains coupables, et celui-là surtout. Il a prononcé contre lui-même, sans s'en apercevoir, un arrêt terrible, car c'est lui qui a dit : " Un esprit corrompu ne fut jamais sublime. " Rien n'est plus vrai, et pourquoi Voltaire, avec ses cent volumes, ne fut jamais que *joli* ; j'excepte la tragédie, où la nature de l'ouvrage le forçait d'exprimer de nobles sentiments étrangers à son caractère ; et même encore sur la scène, qui est son triomphe, il ne trompe pas des yeux exercés. Dans ses meilleures pièces, il ressemble à ses deux grands rivaux, comme le plus habile hypocrite ressemble à un saint. Je n'entends point d'ailleurs contester son mérite dramatique ; je m'en tiens à ma première observation : dès que Voltaire parle en son nom, il n'est que *joli* ; rien ne peut l'échauffer, pas même la bataille de Fontenoi. *Il est romantique*, dit-on : je le dis aussi, mais j'entends que ce mot soit une critique. Du reste, je ne puis souffrir l'exagération qui le nomme *universel*. Certes, je vois de belles exceptions à cet universalité. Il est nul dans l'ode : et qui pourrait s'en étonner ? l'impiété réfléchie avait tué chez lui la flamme divine de l'enthousiasme. Il est encore nul et même jusqu'au ridicule dans le drame lyrique, son oreille ayant été absolument fermée aux beautés harmoniques comme ses yeux l'étaient à celles de l'art. Dans les genres qui paraissent les plus analogues à son talent naturel, il se traîne : il est médiocre, froid, et souvent (qui le croirait ?) lourd et grossier dans la comédie ; car le méchant n'est jamais comique. Par la même raison, il n'a pas su faire une épigramme, la moindre gorgée de son fiel ne pouvant couvrir moins de cent vers. S'il essaye la satire, il glisse dans le libelle : il est insupportable dans l'histoire, en dépit de son art, de son élégance et des grâces de son style ; aucune qualité ne pouvant remplacer celles qui lui manquent et qui sont la vie de l'histoire, la gravité, la bonne foi et la dignité. Quant à son poème *épique*, je n'ai pas droit d'en parler : car pour juger un livre, il faut l'avoir lu, et pour le lire il faut être éveillé. Une monotonie as-

soupissante plane sur la plupart de ses écrits, qui n'ont que deux sujets, la Bible et ses ennemis : il blasphème ou il insulte. Sa plaisanterie si vantée est cependant loin d'être irréprochable : le rire qu'elle excite n'est pas légitime ; c'est une grimace. N'avez-vous jamais remarqué que l'anathème divin fut écrit sur son visage ? Après tant d'années il est temps encore d'en faire l'expérience. Allez contempler sa figure au palais de l'*Ermitage* : jamais je ne la regarde sans me féliciter de ce qu'elle ne nous a point été transmise par quelque ciseau héritier des Grecs, qui aurait pu peut-être y répandre un certain beau idéal. Ici tout est naturel. Il y a autant de vérité dans cette tête qu'il y en aurait dans un plâtre pris sur le cadavre. Voyez ce front abject que la pudeur ne colora jamais, ces deux cratères éteints où semblent bouillonner encore la luxure et la haine. Cette bouche, — je dis mal peut-être, mais ce n'est pas ma faute, — ce *rixtus* épouvantable, courant d'une oreille à l'autre, et ces lèvres pincées par la cruelle malice comme un ressort prêt à se détendre, pour lancer le blasphème ou le sarcasme. — Ne me parlez pas de cet homme, je ne puis en soutenir l'idée. Ah ! qu'il nous a fait de mal ! Semblable à cet insecte, le fléau des jardins, qui n'adresse ses morsures qu'à la racine des plantes les plus précieuses, Voltaire, avec son *aiguillon*, ne cesse de piquer les deux racines de la société, les femmes et les jeunes gens ; il les imbibe de ses poisons qu'il transmet d'une génération à l'autre. C'est en vain que, pour voiler d'inexprimables attentats, ses stupides admirateurs nous assourdissent de tirades sonores où il a parlé supérieurement des objets les plus vénérés. Ces aveugles volontaires ne voient pas qu'ils achèvent ainsi la condamnation de ce coupable écrivain. Si Fénélon, avec la même plume qui peignit les joies de l'Elysée, avait écrit le livre du *Prince*, il serait mille fois plus vil et plus coupable que Machiavel. Le grand crime de Voltaire est l'abus du talent et la prostitution réfléchie d'un génie créé pour célébrer Dieu et la vertu. Il ne saurait alléguer, comme tant d'autres, la jeunesse, l'inconsidération, l'entraînement des passions, et pour terminer, enfin, la triste faiblesse de notre nature. Rien ne l'absout : sa corruption est d'un genre qui n'appartient qu'à lui ; elle s'enracine dans les dernières fibres de son cœur et se fortifie de toutes les forces de son entendement. Toujours alliée au sacrilège, elle brave Dieu en perdant les hommes. Avec une fureur qui n'a pas d'exemple, cet insolent blasphémateur en vient à se déclarer l'ennemi personnel du Sauveur des hommes ; il ose du fond de son néant lui donner un nom ridicule, et cette loi adorable que l'homme-Dieu apporta sur la terre, il l'appelle l'*INFAME*. Abandonné de Dieu qui punit en se retirant, il ne connaît plus de frein. D'autres cyniques étonneront la vertu, Voltaire étonne le vice. Il se plonge dans la fange, il s'y roule, il s'en abreuve ; il livre son

imagination à l'enthousiasme de l'enfer qui lui prête toutes ses forces pour le traîner jusqu'aux limites du mal. Il invente des prodiges, des monstres qui sont pâlis. Paris le couronna, Sodome l'eût banni. Profanateur effronté de la langue universelle et de ses plus grands noms, le dernier des hommes après ceux qui l'aiment ! comment vous peindrais-je ce qu'il me fait éprouver ? Quand je vois ce qu'il pouvait faire et ce qu'il a fait, ses inimitables talents ne m'inspirent plus qu'une espèce de rage sainte qui n'a pas de nom. Suspens entre l'admiration et l'horreur, quelquefois je voudrais lui faire élever une statue... par la main du bourreau.

## ESQUISSES NATIONALES.

CATHERINE PRIMOT,

1652.

Ce fut une grande et belle époque que ce bon vieux temps.

O temps trois fois heureux où florissaient la simplicité antique et les mœurs patriarcales, où êtes vous ? Qu'êtes vous devenus ?.....

Quand donc surgira-t-il le poète aimé qui saura vous chanter dignement, et qui mariant sur sa lyre obéissante les notes graves de l'épopée aux accents plus doux de l'idylle, racontera les glorieuses luttes de nos ayeux et la vie calme et pure de leurs humbles foyers !

Quels tableaux splendides ne lui inspirerait pas la Muse de l'histoire ? Quelles admirables figures ne viendraient pas poser tour à tour devant ses regards éblouis ? Et quand fatigué de gloire ou des récits de martyre ou de guerre, il voudrait se reposer sur des scènes plus calmes et plus douces, quelles ravissantes peintures ne pourrait-il pas faire des mœurs d'autrefois ?

Voyez-vous, lecteurs, cette ceinture de bois profonds qui entourent le bercail de Villemarie ? Pour agrandir la ville naissante, il faut reculer la forêt. Suivez ces hardis colons sortis du fort, la hache sur l'épaule, avec le lever du soleil. M. de Maisonneuve, leur chef, leur gouverneur, le fondateur de la ville, marche à leur tête. Les voilà arrivés devant ces arbres séculaires, dont il faut débarrasser le sol que vous foulez aujourd'hui. La troupe des travailleurs s'est arrêtée et quelques-uns, armés jusqu'aux dents, se détachent pour faire la garde aux alentours. On croirait peut-être que M. de Maisonneuve va faire un beau discours, point du tout,.... d'une main puissante et assurée, il entame le premier, à coups de hache, le plus gros des arbres qu'il a devant lui ; bientôt à son exemple, la forêt retentit sous les

coups répétés des défricheurs et la terre tremble à la chute pesante de ces colosses touffus.

Voilà certes une scène de toute beauté qui ne demanderait qu'un peintre plus habile.

Dans cette merveilleuse histoire, les exemples et les tableaux ne manquent pas, on n'a qu'à choisir.

Passons à un autre. Voyons un peu comment nos bons ayeux faisaient leurs élections.

Nous allons, si vous le voulez bien, élire un syndic.

Voici donc tous les citoyens réunis, en présence du greffier des Seigneurs.

Ce dernier ayant annoncé à l'assemblée l'assentiment du Gouverneur, commence son procès-verbal, et après avoir déclaré le but de la convocation, se met à écrire, sur une feuille de papier, les uns sous les autres, les noms de tous ceux qui lui paraissent les plus propres à remplir les importantes fonctions de Syndic.

Cette opération calligraphique terminée, chaque habitant venait à tour de rôle donner son suffrage en apposant à côté du nom qu'il préférait, sa signature, si ses parents lui avaient montré à écrire, une simple marque d'un trait de plume, s'il ne le savait pas.

Quand chacun avait ainsi passé, on comptait les signatures et les marques, et le propriétaire du nom qui en réunissait le plus était élu bel et bien.

Alors celui-ci recevait du dernier syndic, — après avoir, bien entendu, promis de remplir fidèlement cette charge, — les papiers de la corporation, *s'il en existait*, tels que les édits et ordonnances du Gouverneur, les contrats de propriété ou autres titres relatifs à la communauté des habitants, et tout était dit.....

Voilà encore, je crois, une scène qui ne demanderait qu'un peintre plus habile, et une bonne vieille coutume du bon vieux temps, qui pourrait très-bien être rétablie de nos jours sans entraver le moins du monde le progrès.

Le luxe était entièrement ignoré à cette époque. On ne s'en doutait même pas : car les filles les plus riches n'apportaient ordinairement, en mariage, outre leur vertu et leur bonne mine, que 5 ou 600 livres, c'est-à-dire 20 ou 25 louis, un lit complet, quelques aunes de toile, une vache avec son veau, une demi douzaine de plats et un pot d'étain. On peut encore voir de ces pots et de ces plats à l'Hôtel-Dieu.

Dans quelque moment de douce paresse, je ne désespérerais pas de bâtir sur ce sujet un conte plein d'intérêt ; mais, en attendant, je me hâterai de passer à l'épisode qui représente mon troisième récit.

Pendant l'été de 1652, — si je nourrissais la moindre prétention au beau style de certains romanciers, — je

dirais : par une belle matinée d'été, éclairée par un soleil ardent, dont les rayons de feu doraient la surface endormie du St. Laurent, tandis que les oiseaux chantaient, perchés sur les branches flexibles des érables au feuillage épais, et que les goguelus voltigeaient dans la prairie émaillée de fleurs odorantes, etc., etc. ; mais comme je n'ai jamais éprouvé une admiration exagérée pour cette poésie équivoque et boiteuse je me contenterai de dire tout court :

Dans l'été de 1652, comme les blés étaient à la veille de mûrir, Madame Primot étant allée travailler dans son champ, qui se trouvait à deux portées de fusil du fort, fut tout-à-coup assailli par trois Iroquois.

A la vue de ces trois barbares, Madame Primot poussa un grand cri, un cri prolongé de détresse, dans l'espoir d'être entendue du fort, et au cri qu'elle poussa, trois autres bandes d'Iroquois qui se tenaient embusqués aux environs se levèrent à leur tour, poussant leur cri de guerre.

Mais les trois Iroquois qui avaient surpris Madame Primot, se croyant assez forts pour avoir raison d'une simple femme, se jettent sur elle en brandissant leurs hâches ; celle-ci qui n'avait pas d'armes, se défend avec tant d'énergie et de vigueur, des pieds et des mains, et pare d'abord avec tant de bonheur les coups que ses lâches agresseurs lui portent, qu'elle les déconcerte pour ainsi dire par son héroïque défense ; mais ne pouvant malheureusement faire face de tous les côtés à la fois, elle reçoit par derrière quatre grands coups de hâche sur la tête, qui la jettent évanouie sur le sol.

Un des Iroquois la croyant morte s'accroupit aussitôt sur elle et se dispose à lui enlever la chevelure, tandis que les deux autres voyant accourir des colons se sauvent à toutes jambes.

Madame Primot sentant le contact de cette main ennemie qui délie et essaie de rassembler ses cheveux, se relève par un effort suprême et saisissant l'assassin, le serre avec tant de force qu'il ne peut plus se dégager de cette étreinte désespérée.

Enfin épuisée par la lutte, cette femme courageuse tombe de nouveau évanouie, fort heureusement pour l'Iroquois, que les Français accourus de toutes parts furent sur le point de saisir.

La voyant ainsi sans mouvement et baignée dans son sang, les colons n'ont rien de plus pressé que de l'aider à se relever, et l'un d'eux, mû par un sentiment naturel de compassion, ne peut s'empêcher de l'embrasser. Mais Madame Primot dont la vertu égalait le courage répondit à cette accolade en donnant au pauvre colon le plus rude soufflet qu'il eut reçu de sa vie.

Je vous laisse à penser, chers lecteurs, si chacun des assistants demeura surpris.

Oh ! là là ! Madame Primot, que faites vous-là, lui dirent-ils, frapper de la sorte un homme qui vous témoigne une affection toute fraternelle par esprit de compassion et de charité ?

Parmanda ! répondit-elle, en employant cette expression énergique usitée dans son patois, Parmanda ! pourquoi avait-il besoin de m'embrasser ?

On doit admirer, remarque à ce sujet M. Dollier de Casson, qui écrivait ce beau trait, vers l'année 1672, on doit admirer combien la vertu jette de profondes racines dans un cœur, lorsqu'elle n'y trouve point d'obstacles. L'âme de cette héroïne était prête à se séparer de son corps, son sang avait quitté ses veines, et la vertu de pudeur était encore en elle inébranlable. Dieu bénisse le saint exemple que, dans cette occasion, cette courageuse femme a donné à la colonie et à tout le monde pour la conservation de cette vertu. Madame Primot, est encore vivante, ajoute M. de Casson, et on l'appelle communément *Parmanda*, à cause de ce soufflet qui surprit tellement les assistants, et tous ceux qui en eurent connaissance, que ce surnom lui est resté.

Nous ajouterons simplement à ces réflexions que Madame Primot fut la mère adoptive de Catherine Thierry, qui épousa, à l'âge de seize ans, Ch. Lemoyne, et donna le jour aux onze Lemoyne qui occupent tous une si large place dans notre histoire et dont le plus célèbre fut, sans contredit, ce fameux d'Iberville " la terreur des Anglais ! "

La fille de Catherine Primot devint la première baronne de Longueuil.

PAUL STEVENS.

## FEUILLETON :

### LE VASE DU JAPON BRISÉ.

Dans quelques pays encore, les lois donnent au père des droits illimités sur ses enfants, même le droit de vie et de mort. Ainsi en est-il dans presque toute l'Afrique, dans une grande partie de l'Asie, de l'Arabie et de la Turquie. Dans cette dernière contrée, il est vrai, quoique les lois musulmanes ne sévissent pas contre le père qui aurait tué son enfant en le punissant d'une faute grave, commise sans préméditation, les exemples d'une telle barbarie sont heureusement fort rares ; mais ce qu'on y voit fréquemment, au contraire, ce sont les corrections corporelles les plus sévères, les plus cruelles, notamment la bastonnade sur les pieds et sur les mains, les coups de toutes sortes, les soufflets, les pincements d'oreilles, les secousses violentes du corps, sans compter les punitions morales, telles que la priva-

tion de tout amusement, la défense de revêtir de beaux habits, l'expulsion de la table et du foyer de la famille, l'exil dans les chambres solitaires ou dans la cuisine de la maison paternelle.

Ces explications étaient nécessaires pour faire ressortir tout le mérite du trait que je me propose de raconter, trait de généreuse abnégation d'un jeune Turc, âgé de onze ans, et déjà capable, à cet âge si tendre, d'un sacrifice héroïque qui faillit lui coûter la vie.

Le fait se passe à Constantinople, dans un des nombreux faubourgs du Bosphore. Le héros de l'anecdote, dont je garantis l'authenticité, se nomme Ibrahim (nom qui signifie Abraham en turc), et il est l'unique fils d'un *sarafe* (1). A part quelques défauts venant de son naturel ou de l'éducation première qu'il avait reçue, à part un peu de paresse, d'impatience et d'amour-propre, ce jeune enfant se faisait remarquer par d'excellentes qualités, surtout par une grande bonté envers ses amis, envers les malheureux, et en général à l'égard de tout le monde. Sa sensibilité était telle que le récit d'une belle action ou d'une infortune, la vue d'une douleur quelconque le touchaient jusqu'aux larmes ; il se privait volontiers d'un objet qui lui était agréable pour contribuer au soulagement de ceux dont il apercevait la misère. Ces heureuses dispositions et un bon petit visage brun très-sympathique le faisaient aimer de tous ceux qui le connaissaient, et le rendaient particulièrement cher à sa mère, l'excellente Kirma-Hanouim, dont le caractère paraissait plus doux que le miel d'Abyssinie, et dont la tendresse et l'affabilité étaient si grandes qu'elle ne pouvait adresser le moindre reproche, la moindre observation sévère, non seulement à ses enfants, mais à personne autour d'elle, pas même à ses domestiques. Ibrahim, objet d'une affection si vive, abusait bien quelquefois du calme inaltérable de son excellente mère, ce dont nous sommes loin de l'excuser ; mais son père motivait en quelque sorte ces exigences répréhensibles par sa nature étrange et difficile. Daoude-Effendi (qui veut dire David), père d'Ibrahim, sans être entièrement dépourvu de toute tendresse de cœur pour les autres et pour sa famille, ressemblait aussi peu à sa femme que le bouc querelleur ressemble au pacifique agneau. Orgueilleux, d'un caractère hautain et irascible, il ne pouvait supporter la discussion avec personne, pas même avec ses amis, bien qu'il la provoquât lui-même le plus souvent, sans pâlir de dépit, sans entrer dans les plus violentes colères. La moindre résistance à ses volontés de la part des personnes de sa maison et même de sa propre femme lui arrachait des cris de fureur, lui faisait proférer de terribles menaces ; l'un de ses enfants venait-il à lui désobéir ou commettait-il une faute, ses emportements ne connaissaient plus de bornes, et il s'oubliait jusqu'à le frapper de la manière la plus affreuse. Un domestique avait-il le malheur de lui déplaire pour les causes les plus futiles, il l'accablait aussitôt de qualifications injurieuses et humiliantes ; si le serviteur outré se permettait de répondre avec quelque liberté, il recevait immédiatement son congé, et se voyait impitoyablement chassé, sans forme ni ménagement.

Tant de défauts insupportables n'empêchaient pas Daoude-Effendi d'avoir des moments de bonne humeur ; il se montrait parfois prodigue et généreux à l'égard de tous, principalement à l'égard de ses enfants, qu'il com-

blait de caresses et de présents. On ne pouvait lui contester aussi un penchant naturel à garder un souvenir reconnaissant des services qu'on lui rendait, des égards flatteurs que l'on avait pour lui. Daoude-Effendi tenait d'une façon exagérée aux objets de sa prédilection, animés ou inanimés ; la privation accidentelle de l'un deux excitait en lui des transports de rage, et il gardait un long ressentiment à la personne qui avait été la cause de cette contrariété passagère, cette personne fût-elle un membre de sa famille, hormis sa vénérable mère, qui lui inspirait la plus grande affection et le plus profond respect. Cette particularité de s'attacher trop à certaines choses est-elle bonne ou mauvaise ? M'est avis que cet attachement aux choses matérielles peut passer pour une qualité lorsqu'il est modéré ; mais assurément c'est un défaut quand il est poussé à l'extrême, de même que tous les penchants de notre nature, et plus encore peut-être. On va voir que cette remarque ne manque pas d'opportunité.

Dans la riche succession dont, peu d'années avant l'époque où se passe l'anecdote qu'on va lire, Daoude-Effendi avait hérité de son vieux père, se trouvait un beau vase du Japon d'un travail fort curieux et d'une forme bizarre. Depuis un temps reculé, ce vase avait été transmis de père en fils au chef de la famille. Cette circonstance et quelques autres souvenirs qui se rattachaient à ce meuble de prix le rendaient cher au sarafe, à tel point qu'il aurait mieux aimé perdre une partie de sa fortune plutôt que de se voir privé de ce vase précieux. Enveloppé de gaze, il reposait avec son socle sur un guéridon construit exprès pour le recevoir, et il était placé dans un endroit apparent de la salle d'honneur de la maison.

Il y avait dans la famille un ancien serviteur du père de Daoude qui avait vu naître et grandir ce dernier, et l'avait bien souvent porté dans ses bras ou bercé sur ses genoux. C'est à cette considération que *Hadgi-Aly* (1) devait de rester encore au service du sarafe ; car, outre qu'il était déjà trop vieux pour servir convenablement, il avait contracté deux grands défauts : il murmurait contre la peine, et s'oubliait parfois à boire jusqu'à devenir insolent même à l'égard de son maître. Plusieurs fois déjà le sarafe, exaspéré de si graves manquements aux devoirs d'un bon serviteur, avait chassé le vieux *Hadgi-Aly* de sa présence et de son toit ; mais quand le rusé domestique, qui connaissait son maître de vieille date, jugeait que l'irritation devait être calmée, que le beau temps avait succédé à l'orage, il ne manquait pas de se représenter devant lui avec un objet que le sarafe avait demandé à un autre des gens de sa maison. Le sarafe essayait toujours de se fâcher de cette liberté ; alors le vieux serviteur lui demandait humblement pardon de son égarement et rappelait adroitement quelques bons souvenirs en sa faveur. Daoude-Effendi finissait toujours par se laisser désarmer, et pardonnait après l'avoir énergiquement admonesté.

Daoude-Effendi était riche ; il avait à son service plusieurs domestiques des deux sexes. Le vieil *Aly* était pour ainsi dire leur chef ; lui seul servait à table, remplissait les fonctions de valet de chambre, était chargé de faire les achats des provisions ; en un mot, sa charge était celle d'un majordome mixte, ce dont il

(1) On appelle *hadgi*, en Turquie et en Arabie, tout musulman qui a accompli le pèlerinage de la Mecque, et, par analogie, tout chrétien qui a été en Terre-Sainte.

(1) Banquier de Constantinople.

était fier. C'était à lui qu'appartenait exclusivement le soin de la grande salle d'honneur, et particulièrement le soin d'épousseter le guéridon où reposait le fameux vase du Japon ; il n'aurait jamais souffert que nul autre que lui s'occupât du service de cette pièce privilégiée.

Une grande sympathie existait entre le jeune Ibrahim et le vieux Hadgi, sympathie cimentée des deux côtés par un peu d'intérêt personnel. Ibrahim avait une passion dominante, la passion de monter à cheval, voire même à âne, à défaut de monture plus élégante. Nulle intempérie de l'atmosphère ne l'en détournait. Son père lui avait maintes fois défendu de monter ses chevaux, et même des chevaux de louage, sans sa permission ; mais, entraîné par son goût irrésistible, Ibrahim avait transgressé cent fois cette défense du Sarafé, ce qui lui avait valu les plus rudes corrections, et à son complaisant palefrenier les plus sévères réprimandes, quelquefois même un renvoi momentané. Chaque fois que l'incorrigible Ibrahim voyait ses instances échouer auprès de son père et auprès du palefrenier, qui ne se laissait pas toujours corrompre, il tâchait alors de sortir à pied avec le vieux Hadgi, et une fois loin de la maison et de la crainte paternelle, il ne lui était pas difficile de le décider à louer deux chevaux et à galoper avec lui pendant des heures entières. Cette complaisance souvent répétée de Hadgi-Aly et quelques autres de ce genre étaient pour Ibrahim, naturellement bon, un motif de sincère affection ; il la lui prouvait souvent en lui donnant une part de ce qui lui appartenait, argent ou friandises, et en prenant toujours chaleureusement sa défense. Le reconnaissant enfant était particulièrement habile à détourner les reproches que son père avait parfois occasion d'adresser à son ancien serviteur, en faisant ressortir ses bonnes qualités ; souvent il avait contribué, par ses éloges, aux libéralités du maître pour son domestique. Tout cela et un penchant naturel du vieillard pour son bon petit Ibrahim faisait qu'il l'aimait plus que toute autre personne au monde. Souvent il s'était exposé à l'indignation, même aux coups du sarafé, pour soustraire son fils à ses corrections jusqu'à le lui arracher des mains, liberté que la hanoum, mère de Daoude, pouvait seule se permettre.

Après ce préliminaire, trop long peut-être, mais nécessaire, nous arrivons au fait.

C'était la veille d'une grande fête religieuse, et de plus la veille d'un jour de grande réception chez le sarafé ; l'activité et le mouvement régnaient partout. Depuis la vénérable grand-mère, qui aimait à préparer les plats sucrés et les laitages, ornements du double festin du lendemain ; depuis le banquier lui-même, qui donnait tous les ordres nécessaires à la magnificence de cette solennité, jusqu'au dernier garçon de service, tout le monde dans la maison, maîtres et serviteurs, était occupé aux préparatifs du grand jour. Ibrahim lui-même, cet ennemi de toute occupation suivie, s'était joint à ses seours et à leurs servantes, assises en cercle sur le tapis de Smyrne de la grande salle d'honneur, pour nettoyer avec elles les cristaux et l'argenterie d'apparat, sortis par extraordinaire de leurs écrins habituellement fermés. Pendant que chacun s'acquittait gaîment de sa facile besogne, en chantant ou en narrant des contes, le vieux Hadgi s'occupait d'arranger la salle, promenant son plumbeau sur les bronzes et les meubles qui la décoraient à profusion.

Tout à coup un cri déchirant s'échappe de sa poi-

trine, et en même temps le bruit d'un grand vase qui se brise en morceaux se fait entendre de son côté. Tous les regards effrayés s'y portent à l'instant, et une panique mortelle s'empare de tous les cœurs. Le corps incliné vers le parquet, les deux mains crispées sur les tempes, la figure bouleversée et couverte d'une pâleur cadavérique, Hadgi-Aly fixait, avec des yeux que la terreur faisait sortir de leurs orbites, les débris épars du superbe vase du Japon. Sa maladresse et son étourderie venaient de lui faire commettre un grand malheur, une catastrophe dont il se représentait avec désespoir les conséquences fatales pour lui-même, pour les membres de la famille, et pour les invités de la fête du lendemain. Le caractère emporté de Daoude-Effendi, son attachement poussé jusqu'à la vénération pour cet antique ornement de sa demeure, ne pouvaient laisser aucun doute sur la fureur dans laquelle allait le jeter la nouvelle de ce funeste événement. Tous ceux qui se trouvaient en ce moment dans la salle d'honneur le comprirent ; la pensée de voir le sarafé apparaître au milieu d'eux pour demander compte d'un tel méfait, la crainte d'une méprise de sa part lui faisant confondre l'innocent avec le coupable, les remplit tous d'une telle frayeur qu'il y eut sur tous les points un sauve-qui-peut général : il ne restait dans la salle que l'infortuné Hadgi, qui, toujours pâle et bouleversé, ramassait, avec l'abattement du désespoir, les morceaux épars du précieux vase, essayant de les rapprocher les uns des autres comme pour voir si tout raccommodage n'était pas encore impossible. Dans son malheur, un seul ne l'avait pas abandonné. Son jeune maître Ibrahim était là, appuyé contre le guéridon désormais veuf de son bel ornement, le visage ému, silencieux, et les yeux fixés à terre. Entraîné tout d'abord par l'exemple général, il avait lui avec les autres ; puis il était revenu sur ses pas, honneur de sa poltronnerie, et, après avoir adressé quelques paroles de consolation et d'encouragement à son désolé *dada* (1), voyant que son désespoir ne se calmait point, il avait cessé de parler, et semblait méditer profondément sur les moyens à prendre pour atténuer le châtiement inévitable qui menaçait le vieillard, sur les moyens surtout de le conjurer. Soudain sa pâleur fit place à de vives couleurs qui empourprèrent tout son visage ; ses yeux noirs brillèrent d'un éclat extraordinaire, et exprimèrent, ainsi que l'attitude de toute sa personne, une grande résolution prise avec l'énergie d'une volonté inébranlable, il s'approcha doucement du vieux domestique, posa ses deux mains sur sa ceinture de laine rouge, et levant vers lui des regards pleins de bonté :

— Bon Hadgi, lui dit-il, calme un peu ta grande terreur, et ne sois pas si malheureux de l'accident qui vient de t'arriver. Je t'assure qu'il n'en résultera pas un grand mal pour toi : je me charge, *petit ami*, d'arranger l'affaire avec grand-maman, qui est si bonne, comme tu sais. Allons, tranquillise-toi.

— Arranger l'affaire, arranger l'affaire est bien facile à dire, répondit le vieillard d'une voix sanglotante ; mais quand on connaît le caractère emporté de Daoude-Effendi et le prix qu'il attachait à l'objet dont je viens si maladroitement de le priver, il n'y a plus aucune miséricorde à attendre de son juste ressentiment. Je suis perdu ! Je serai chassé comme un misérable chien nuisible de cette maison où s'est écoulée presque toute

(1) *Dada*, espèce de gouverneur.



ma vie et où je comptais la finir. Je ne pourrai plus te caresser, mon cher enfant, ni me promener avec toi en te tenant par la main ; je ne pourrai te voir que de loin... Désormais plus de bonheur pour moi !...

Le malheureux Hadgi versa d'abondantes larmes qui remuèrent profondément le cœur sensible d'Ibrahim et firent aussi couler ses pleurs.

— Oh ! ne pleure point, bon dada, répétait-il, ne pleure pas. Je te jure qu'il ne t'arrivera rien de ce que tu crains ; il est même nécessaire que tu ne paraisses pas affecté outre mesure devant mon père de ce qui est arrivé.

— Que veut-il dire ? murmurait le vieux Hadgi, qui ne comprenait rien aux paroles de son jeune maître ; l'assurance et la fermeté qu'il lut dans ses yeux opérèrent sur lui un effet bienfaisant.

Le voyant un peu plus calme, l'enfant quitta Hadgi après l'avoir de nouveau rassuré par de bonnes paroles et embrassé à plusieurs reprises. Il se dirigea immédiatement vers la chambre de sa grand'mère, et, avant d'y entrer, il tâcha de se composer une figure en rapport avec la généreuse comédie qu'il allait jouer pour sauver son vieil ami.

La respectable mère du sarafé était occupée de ses sucreries et assise par terre sur un coussin devant un brasier de cuivre, à la porte d'entrée. Ibrahim entre précipitamment, au risque de renverser une foule de plats déjà dressés avec soin, et se tenant la tête des deux mains, il vient, les yeux effarés, s'accroupir à côté de sa grand'mère en posant la figure sur ses genoux, comme pour cacher sa confusion, et en gémissant. La vieille hanoum, qui était un peu sourde, n'avait pas entendu l'entrée subite de son petit-fils, et en le sentant soudain sur ses jambes, comme s'il tombait du plafond, elle ne put s'empêcher de jeter un cri de frayeur. Mais, calmée presque aussitôt, ainsi que cela arrive en pareilles circonstances, elle soupçonna quelque malheureux événement en voyant l'attitude et la prostration du petit Ibrahim.

— Que viens-tu m'apprendre, mon agneau ? lui demanda-t-elle en devenant pâle de pressentiment. Voyons, parle, qu'as-tu ? que t'est-il arrivé ? quelle sottise as-tu commise ?

Des sanglots entrecoupés furent la seule réponse de l'enfant, qui se serra plus fortement contre sa bonne grand'mère sans vouloir relever la tête.

— Mais qu'y a-t-il donc ? dis, qu'as-tu fait, ou que crains-tu ? Voyons, parle, ne m'exaspère pas par tes pleurs et ton silence.

— Bonne maman, tu ne sais pas ? l'ancien (1)...

— Allah ! que dis-tu, malheureux ? Eh bien ! l'ancien ? qu'est-il donc arrivé à l'ancien ? L'aurais-tu fendu, par hasard ? ou peut-être même... Dieu nous garde ! Mais non, cela n'est pas possible. Tu ne le touchais jamais, tu ne peux pas l'avoir brisé ; dis, mon enfant, n'est-ce pas que tu ne l'as point brisé ?...

— Bonne maman, je te jure que je ne l'ai point fait exprès... C'est en courant dans la grande salle après Hadgi que j'ai heurté le guéridon, et l'ancien est tombé par terre et s'est brisé...

Malgré sa bonté naturelle, la vieille hanoum, en apprenant cette terrible nouvelle, fut prise d'une violente

colère, et, retirant de son pied l'espèce de babouche qui le chaussait, elle en frappa vivement l'enfant à plusieurs reprises après l'avoir repoussé loin d'elle et tout en le chargeant d'invectives. L'héroïque enfant supporta sans mot dire les coups et les injures, mais il ne cessa de pleurer, soit à cause de la douleur matérielle qu'il ressentait, soit pour donner complètement le change sur le véritable auteur de l'accident.

Le premier mouvement de dépit passé, la bonne vieille hanoum ne tarda pas à se calmer et regretta son emportement. Néanmoins elle gronda encore sévèrement son petit-fils sur son impardonnable maladresse, mais de manière à lui laisser comprendre que, pour sa part, elle ne serait pas inexorable, quoique la destruction du beau vase du Japon l'affligeât beaucoup à plus d'un titre. Seulement, elle ne pouvait se dissimuler les terribles effets de la colère de son fils Daoude contre l'auteur d'un si grand méfait. Malgré tout l'ascendant qu'elle savait avoir sur l'esprit du sarafé, elle frissonna pour Ibrahim et ne lui cacha pas sa terreur.

Après avoir gémi longtemps sur tous les troubles imminents qu'allait causer la simple rupture d'un vase si précieusement conservé d'âge en âge, les yeux de la pauvre grand'mère s'arrêtèrent sur Ibrahim, qui se tenait à quelques pas d'elle dans une attitude d'abattement et de repentir, et continuait à pleurer. Cette vue toucha son bon cœur et lui rappela qu'il fallait songer avant tout à préparer le sarafé à la nouvelle de la destruction du plus cher objet de sa prédilection ; comment pourrait-elle apaiser sa colère et obtenir miséricorde pour le coupable ? Après maintes réflexions et maintes recherches, la bonne *validé* (1) vit bien que ces moyens n'existaient pas. Pour prévenir toute scène affligeante en présence des étrangers, il fallait se hâter d'apprendre la mauvaise nouvelle au sarafé, se remettant à Dieu pour les suites. Il était urgent aussi de cacher soigneusement le coupable, pour le soustraire pendant quelques heures à la fureur de son juge et laisser ainsi tomber la première violence de la tempête. Elle adressa quelques paroles encourageantes à son petit-fils, et l'assura qu'elle ferait tout son possible pour atténuer les effets de sa faute.

— Mais il est absolument nécessaire, ajouta-t-elle, que tu sois loin de la maison au moment de l'explosion, autrement je ne répondrais de rien. Va dire de ma part à Hadgi-Aly qu'il te conduise sur-le-champ chez ton oncle Sémâr-Bey. Tu apprendras à ce dernier ce qui vient d'arriver ; tu lui diras que c'est ta grand'mère qui t'envoie chez lui pour quelque temps, et tu l'engageras aussi à venir auprès de moi sans aucun retard.

Ibrahim sauta au cou de son excellente grand'mère, l'embrassa avec effusion pour lui exprimer sa reconnaissance, et partit pour remplir ses ordres. Le pauvre Hadgi, ignorant par quelle admirable abnégation il venait d'échapper à tout danger, ne demandait pas mieux que de s'éloigner de la maison, où il lui semblait entendre à chaque instant les cris formidables de son maître, où il s'attendait à le voir fondre sur lui à coups de bâton. Aussi ne se fit-il point répéter les ordres de la *validé* hanoum, et se hâta de sortir avec Ibrahim.

Laissons le vicillard et l'enfant s'acheminer vers la maison de l'oncle Sémâr, et voyons ce qui va se passer

(1) C'est le nom qu'on donnait au vase dans la famille, à cause de son antique provenance.

(1) Nom qu'on donne en Turquie à la mère *veuve* du chef de famille.



dans celle du sarafe. Il est utile de dire que les secours d'Ibrahim, que nous avons vus s'enfuir au moment de la destruction du vase, n'eurent rien de plus pressé que d'aller raconter l'événement à Kirma-Hanoum, leur mère, en désignant naturellement le coupable. Grande fut la douleur de celle-ci en apprenant une si désolante nouvelle, et grande fut aussi sa frayeur sur les suites qui devaient en résulter pour le malheureux Aly, auquel elle était attachée; son renvoi de la maison lui paraissait inévitable, et, malgré sa bonté naturelle, connaissant le caractère de son mari, elle vit qu'elle ne pouvait rien en faveur du vieux serviteur. Elle se promit même de ne point se mêler de cette grave affaire, et elle crut devoir refuser son concours à sa belle-mère, qui était venue le lui demander, afin d'intercéder avec elle pour le coupable. Oh! comme elle se fût empressée d'agir, si elle avait su sur quelle tête chérie retombait la responsabilité de l'accident, le nom du maladroït n'ayant pas été prononcé entre les deux hanoums, ou ayant été mal compris de part et d'autre! La belle-mère se retira très-mécontente et tout étonnée de l'incompréhensible réserve de sa bru, alors qu'il s'agissait de conjurer le terrible châtiement qui menaçait son fils unique.

Elle s'achemina donc seule et tristement vers un salon du rez-de-chaussée, dont la base de granit sur pilotis baignait dans les ondes limpides du Bosphore. Ainsi qu'on le lui avait dit, le sarafe s'y trouvait en ce moment. Fraîchement habillé de ses plus beaux habits et fumant une superbe pipe, il était assis sur le divan de pourtour, à côté d'une fenêtre ouverte donnant sur la mer; il lisait à haute voix et en s'agitant beaucoup les pages d'un livre religieux. Daoude-Effendi était dévot, mais d'une dévotion tout orientale, c'est-à-dire presque exclusivement extérieure. En toutes choses, là-bas, la forme est préférée au fond, et les sinagrées d'un hypoerite imposent généralement plus qu'une vertu solide mais modeste. Parmi les pratiques de dévotion, celle de lire les livres sacrés est plus souvent possible en grand honneur chez les peuples du Levant, et plus un lecteur élève la voix, plus il se remue, plus il fait preuve d'homme pieux. Aussitôt que le sarafe aperçut sa vénérable mère, il laissa sa pipe, ferma son livre, décroisa ses jambes, et alla au-devant d'elle, le sourire sur les lèvres.

—Soyez la bienvenue, *madame ma mère*, lui dit-il avec tendresse. Les fêtes prochaines vous ont donné bien de la peine; mais je sais que cela vous fait plaisir. Venez maintenant vous reposer à côté de moi et respirer l'air frais de la mer.

—Qu'Allah bénisse ton nom, mon cher fils! répondit tristement la validé hanoum. Ma véritable peine, hélas! est celle qui me contraint à venir t'annoncer une bien fâcheuse nouvelle, qui sans doute va te causer autant de colère que de chagrin.

Ces paroles solennelles, l'air grave et la douloureuse attitude de la vieille hanoum firent pâlir le sarafe, qui insista vivement pour en avoir la prompte explication. Il serait fastidieux de rapporter ici tous les longs détours, toutes les circonlocutions qu'employa la hanoum pour faire comprendre toute la vérité à son fils. Je me contenterai de dire que, malgré la promesse que ce dernier avait faite à sa mère de tâcher de rester calme, quand il apprit la destruction du vase, avant même qu'on lui eût nommé l'auteur de l'accident, il entra

dans une colère tellement vive que sa violence semblait l'étrangler et empêchait les imprécations de sortir de sa bouche; ses yeux brillaient comme deux charbons ardents et lançaient des éclairs de rage qui firent trembler sa propre mère; il se frappait le front de ses deux mains, se serrait le gosier, comme pour faire sortir les paroles qui l'étouffaient. Oubliant qu'il s'adressait à une personne sacrée, il se rapprocha de sa mère, l'air menaçant, les poings fermés, lui criant d'une voix enrouée par la fureur:

—Mais qui est le misérable? qui?

Quoique s'attendant à cette violence, la vieille hanoum fut cependant révoltée de l'attitude peu respectueuse de son fils. Elevant haut la voix et le regardant en face, elle lui dit avec dignité:

—Vous oubliez, monsieur, que vous parlez à votre validé, que nul ici n'a le droit de lui donner des ordres, et que vos manières irrévérencieuses la blessent profondément. Si c'était moi qui eusse brisé *l'ancien*, je vous l'aurais dit sans détour comme sans crainte; mais ce n'est point en l'état où je vous vois que je vous nomme-rais le coupable.

Cette fermeté de langage ne produisit que fort peu d'effet. Le sarafe répliqua brusquement qu'il n'avait point eu l'intention de la menacer; qu'il était convaincu que ce n'était point elle qui l'avait privé de l'objet auquel il tenait le plus au monde; qu'il avait bien le droit d'en punir le coupable; que si elle ne voulait pas le lui désigner, il ne tarderait pas à l'apprendre par une autre personne. En disant ces dernières paroles, il tourna le dos à sa mère et se dirigea vers la porte pour arriver à ce but. Dans la colère épouvantable où elle voyait son fils, la vieille hanoum pensa qu'il était beaucoup plus prudent de lui faire connaître elle-même l'auteur de l'accident, afin de conserver le droit d'intercéder après pour lui. La douceur et la soumission à l'égard du sarafe lui parurent seules convenables dans la circonstance. Elle le pria donc de s'arrêter, de se calmer, et parvint, à force d'instances, à lui faire promettre indulgence pour le coupable, qu'elle lui nomma. L'irascible Daoude, qui avait dissimulé pour en venir là, fit éclater de plus belle sa rage contre son fils, qu'il se mit à chercher dans toute la maison en criant comme un homme en démenée et en lui donnant les plus injurieuses épithètes.

Quel bonheur pour ce dernier qu'il fût en ce moment loin de la maison, et que la précaution de sa grand-mère avait été sage et nécessaire! C'en eût été fait du bon petit Ibrahim si dans cet instant de fureur il se fût trouvé entre les mains de son père. Comme celui-ci ne pouvait l'atteindre et que personne n'osait ou ne pouvait lui dire où il était, la fureur du sarafe monta à un paroxysme qu'il se mit à donner des coups formidables à tort et à travers, brisant les meubles et tout ce qui lui tombait sous la main, et frappant les gens. Effrayée de cette terrible diversion, la validé hanoum, qui seule avait osé suivre son fils à distance, lui cria de calmer sa rage, promettant avec serment de faire savoir où était le coupable, qu'elle-même, dit-elle, avait à dessein éloigné de la maison.

—Il est chez votre frère, ajouta-t-elle; vous pouvez l'envoyer chercher.

Daoude-Effendi donna immédiatement l'ordre à un domestique de courir chez Sémar-Bey, et de lui amener, de gré ou de force, le jeune Ibrahim.

En attendant, le sarafe, chez qui la soif de la vengeance étouffait en ce moment la voix du sang et même le simple sentiment d'humanité, chercha à tromper son impatience en préparant les instruments d'un châtiment terrible. Il en confectionna un lui-même, dont le nom en turc m'échappe; il se compose d'un gros bâton, long de plus d'un mètre, vers le milieu duquel est fixée une corde ou une lanière de cuir par les deux bouts; on fait entrer les pieds du coupable entre la corde et le bâton, on place une personne à chaque bout de ce dernier, lesquelles le soulèvent en l'air en le roulant sur lui-même pour serrer les pieds le plus possible. Alors une troisième personne applique la bastonnade (plus ou moins longue et cruelle) sur la plante des pieds. Depuis des siècles les Turcs se servent de cet instrument pour punir plus ou moins injustement une nombreuse catégorie de fautes ou de délits. Dans certaines circonstances, cette bastonnade est appliquée avec une telle férocité que plus d'un patient est mort des suites ou même sur le coup. C'est à l'aide de cet instrument que le père corrige ses enfants mâles, et c'est par lui que le maître d'école et le professeur font monter par les pieds la sagesse et la science jusqu'au cerveau de leurs élèves.

Pour rendre la douleur plus aiguë, le vindicatif sarafe se proposait de frapper les pieds, les mains et les autres parties du corps de sa victime, non avec un bâton, comme c'est l'habitude, mais avec un nerf de bœuf, dont les coups font des blessures plus douloureuses que celles d'un couteau; il s'en fit apporter un bien fort et bien flexible. Muni de ces formidables instruments de torture, Daoude s'en alla dans la salle d'honneur, où la vue des débris du fameux vase, qui se trouvaient encore sur le guéridon, lui arracha de nouveaux cris de regret et de colère. Il donna l'ordre à son intendant d'enfermer Ibrahim dans une chambre aussitôt qu'on l'aurait ramené et de l'en prévenir immédiatement. Tout cela fut fait et dit avec un calme apparent, bien plus effrayant que la bruyante colère qui l'avait précédé. Tout le monde tremblait, et chacun pour celui qu'il croyait le coupable; la tristesse était dans tous les cœurs, les larmes dans tous les yeux. Pour mieux entretenir le désir de se venger, le sarafe s'assit dans la même salle, ayant devant les yeux la ruine irréparable, désespérante, de l'objet de toutes ses préférences. Dans cette attitude, il était terrible à voir.

Tous ces préparatifs faits de sang-froid par un père contre son enfant, et la possibilité de l'exécution, paraissent invraisemblables ou tout au moins fort exagérés à beaucoup de personnes; mais si elles connaissent les mœurs et les caractères de certains individus de l'Orient, elles ne s'en étonneraient pas autant. D'ailleurs, même chez les peuples de l'Occident, même en France, combien n'y a-t-il pas de pères, de mères et d'enfants qui se conduisent les uns à l'égard des autres d'une manière incroyable? et ne se passe-t-il pas tous les jours dans quelques familles des faits auxquels on ne voudrait pas croire si on les lisait dans un récit?... Je me hâte de reprendre le fil du mien.

Le domestique qui avait reçu l'ordre de ramener Ibrahim ne tarda pas à revenir à la maison avec celui-ci. Le *kiéhaya* ou intendant l'enferma aussitôt dans une chambre, ainsi que son maître le lui avait commandé, et il l'en prévint sur-le-champ. Le temps assez long qui s'étoit écoulé n'avait point calmé l'immense colère du sarafe. Il fit appeler auprès de lui tous les mem-

bres de sa famille, qui se rendirent, le cœur tremblant, dans le grand salon; la validé hanoum s'y rendit aussi avec son fils cadet, qui venait d'arriver. Presque tous les gens de la maison reçurent l'ordre d'assister à cette espèce de cour plénière, dont le seul juge devait être aussi l'exécuteur de la sentence. Rien ne manquait à la solennité désirée. Alors Daoude-Effendi se leva, plus pâle, plus menaçant, plus terrible que jamais, et montrant à tous les débris du vase du Japon, il leur dit d'une voix émue, qui s'éleva graduellement jusqu'aux cris, tous les titres que ce meuble d'une si antique provenance avait à son affection, à sa vénération, et qui devaient, à plus forte raison, inspirer un grand respect à tous les membres de la famille. "Et pourtant, ajouta-t-il d'une voix de tonnerre et en lançant des jets de fureur par ses yeux, et pourtant il s'est trouvé un misérable qui, se moquant de tout et de moi, a eu l'incroyable audace de se servir de cet objet précieux comme d'un jouet, jusqu'à ce qu'il l'ait mis en morceaux. Il doit être satisfait de m'avoir plongé dans la plus affreuse désolation en un jour qui devait être une fête pour tous. Mais je veux me venger, cria-t-il en saisissant sa cravache, je veux lui payer le prix de sa belle action. Malheur à quiconque voudrait me l'arracher des mains!"

Pendant que le sarafe vociférait ainsi, le vrai coupable, Hadgi-Aly, rentrait à la maison, le cœur plein de tristesse et d'appréhension. Ayant appris qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans la salle d'honneur, il ne put résister au désir de s'y rendre, malgré une peur instinctive qui l'en éloignait. Il y entra donc en se mêlant aux autres domestiques consternés, et ne tarda pas à comprendre le motif de cette assemblée insolite. En entendant les injures, les imprécations du sarafe, et ses menaces contre le coupable, la frayeur qu'il en éprouva le fit trembler de la tête aux pieds; il se voyait déshonoré, perdu à jamais, et il murmurait dans ses dents qui s'entrechoquaient: "Ah! malheureux Aly, c'en est fait de toi!" Il aurait voulu prendre la fuite; mais, outre qu'il ne s'en sentait pas la force et qu'il en voyait l'inutilité, je ne sais quel secret et inexplicable pressentiment le retenait cloué à sa place. Kirma-Hanoum et ses filles disaient aussi à part elles: "Pauvre Hadgi, va, c'en est fait de ton bonheur!" Mais les angoisses et la frayeur du vieux serviteur redoublèrent lorsqu'il entendit son maître crier avec furie: "Kiehaya, amène-moi ce chien maudit!" Il se voyait déjà saisi par dix mains impitoyables et traîné au milieu de toute l'assistance pour subir, à son âge, le plus honteux des châtiments; il était plus mort que vif, et tous les cœurs étaient serrés, et beaucoup de personnes pleuraient en silence.

Grande fut la surprise du vieux domestique quand il vit l'intendant passer devant lui sans même le regarder; mais il serait difficile de se figurer sa stupéfaction et celle de la femme et des filles du sarafe lorsque le *kiéhaya* rentra amenant Ibrahim avec lui. Un même cri indéfinissable s'échappa simultanément de toutes les poitrines, et chacun se regardait avec des yeux ébahis. La stupeur générale empêcha de deviner tout au premier instant; mais bientôt chacun comprit le secret de cette méprise, et ce ne fut plus qu'un long cri d'admiration, de crainte, d'amour et de regret. Kirma-Hanoum surtout, dont le cœur débordait de tendresse et d'orgueil maternel, allait se jeter entre le juge et le

coupable supposé ; elle brûlait de serrer contre son sein, de couvrir de baisers son noble enfant, pour faire éclater aux yeux de tous sa parfaite innocence et son héroïque abnégation ; mais elle fit un immense effort pour se contenir. Dans sa fierté maternelle, elle voulut que le dévouement de son fils allât jusqu'au bout, que son sacrifice fût entièrement consommé ; elle voulut y participer elle-même en s'imposant le plus pénible silence ; admirable aussi dans ce moment plein d'angoisses, elle aidait son enfant à sauver le vieux serviteur aux dépens de son propre cœur. Hadgi-Aly ne tarda pas à tout comprendre, et il s'expliquait maintenant l'envoi précipité de son jeune maître chez l'oncle. L'admiration, la reconnaissance et l'amour qu'il éprouva pour son sauveur, joints à la grande frayeur dont il sortait à peine, le rendirent muet et inerte ; les immenses efforts qu'il faisait pour parler et pour marcher n'aboutirent qu'à un long gémissement et à une défaillance qui furent attribués à la compassion.

Tout ceci se passa en moins de temps que je n'en ai mis à le raconter.

Dépendant le jeune Ibrahim était déjà entré dans la salle, précédant le kichaya ; son visage était calme, quoique fort pâle ; il marchait les yeux baissés et sans dénoter la moindre effronterie ; sa démarche, son attitude ne trahissaient ni abattement ni frayeur, mais seulement une confusion presque affectée. D'aussi loin qu'il l'aperçut, l'implacable Daoude se précipita sur lui en le couvrant d'injures et d'imprécations, et, lui mettant la main au collet, il le traîna brutalement jusqu'au guéridon, et rapprocha sa figure, toujours calme, contre les débris du vase, assez près pour la décoller et la meurtrir. " Regarde, misérable, lui cria-t-il, regarde ton crime ! Maudit sois-tu de m'avoir privé d'un tel objet ! Tu n'es point mon fils ! " Et il lui appliqua sur les épaules un rude coup de cravache qui résonna dans tous les cœurs et fit pousser une plainte à la victime. Le sarafé le renversa ensuite lui-même par terre, sur le dos, et commanda à deux domestiques d'emprisonner les pieds d'Ibrahim dans l'instrument de punition que j'ai décrit plus haut et de les serrer fortement, car il voulait frapper de sa propre main. Les domestiques obéirent à contre-cœur et enlevèrent en l'air les pieds de leur jeune maître de toute la hauteur de ses jambes.

Déjà Daoude-Effendi, dont la vuedu coupable et le commencement de sa punition n'avaient fait qu'attiser la fureur, avait rabattu les larges manches de ses habits et soulevait la flexible cravache, s'appêtant à frapper avec force, quand le vieux Hadgi, ayant enfin vaincu sa torpeur et son inertie, se précipita au milieu de la salle en criant de toutes ses forces, les bras étendus : " Arrêtez, maître, par le saint nom d'Allah ! Ce n'est point Ibrahim-Effendi qui a cassé l'ancien... Malheur à moi !... Ne le frappez pas... il est un ange de bonté... Frappez-moi plutôt, tuez-moi, je suis un misérable ; c'est moi, moi seul qui a brisé l'ancien !... "

En disant ces paroles entrecoupées de sanglots, il se jeta aux pieds de son maître, dans l'attitude d'un coupable qui attend son châtement.

Les sœurs d'Ibrahim, que Kirma leur mère avait eu grand-peine à contenir jusque là, se rapprochèrent toutes au même instant de leur père, et chacune de s'écrier : " Seigneur père, ce n'est pas notre frère qui a cassé l'ancien ! Nous l'avons vu, c'est Hadgi-Aly, par

mégardo ; nous étions là. Sur notre vie, cher père, Ibrahim est innocent ! "

C'était comme une avalanche assourdissante de témoignages et de justifications en faveur du courageux Ibrahim. Comment décrire ces scènes émouvantes ?

Kirma-Hanoum et sa belle-mère avaient déjà délivré le généreux enfant du honteux supplice, et, le serrant tendrement sur leurs poitrines, le couvraient tour à tour de larmes, de bénédictions et de baisers.

Le sarafé était interdit ; la déclaration formelle du vieux domestique qu'il voyait à ses pieds, les naïfs témoignages de ses filles ne pouvaient lui laisser le moindre doute sur l'innocence d'Ibrahim et par conséquent sur sa générosité amicale ; sa noble conduite l'attendrissait au dernier point, et une indicible émotion remuait profondément son cœur. Il laissa tomber sa cravache à terre, et, croisant les doigts de ses mains, il portait ses regards, avec une expression indéfinissable tantôt sur le charmant groupe des deux dames et de l'enfant, tantôt sur le vieil Aly prosterné, et les promenait ensuite sur tout son entourage, qui s'était resserré compacte autour de lui. Il semblait hésiter encore à croire à tant de courageuse abnégation de la part d'un enfant de onze ans. " Quoi ! balbutiait-il, Ibrahim n'a pas brisé mon vase ! oh ! serait-ce possible ! " Mais bientôt, se laissant tout à fait convaincre et ne pouvant contenir plus longtemps les mille sentiments qui agitaient son âme, il s'élança vers son enfant, le retire avec une douce violence des mains des deux hanoums, le prend dans ses bras, va s'asseoir sur le divan, et, le pressant sur son cœur avec un immense amour, il lui dit mille tendres choses, lui demande pardon de son aveugle colère, le couvre de baisers, lui fait une foule de caresses, pendant que des larmes de tendresse, de repentir et de bonheur coulent abondamment de ses yeux. Et le sarafé ne pleurait pas seul en ce moment : grand-mère, mère, sœurs, parents et domestiques, tous ceux enfin qui avaient assisté à ces diverses et touchantes scènes, émus autant que Daoude lui-même, sentaient de douces larmes mouiller leurs paupières. Et Hadgi, le pauvre vieux Hadgi ? Tant d'émotions contraires l'avaient anéanti, et dans ce même instant on l'emportait évanoui hors de la salle.

Les compliments, les louanges, les félicitations dont Ibrahim fut aussitôt l'objet de la part de tous seraient chose trop longue à décrire ; mais ce qui doit être rapporté, ce sont les effets et les suites de sa généreuse conduite.

En premier lieu, elle dissipa complètement la colère du sarafé, et le toucha tellement que, ne voulant pas rester au-dessous de son fils, ou plutôt pour exalter son action, il fit venir auprès de lui le vieux domestique, et, en présence de tout le monde charmé, il lui accorda un entier pardon de sa maladresse, lui déclarant qu'il devait uniquement cette grâce au dévouement de son jeune ami. Celui-ci était déjà dans ses bras et échangeait avec son bon dada mille caresses et tendres propos.

Après les premiers épanchements de l'admiration et de la joie de tous, Daoude-Effendi alla baiser respectueusement la main de sa vénérable mère pour lui demander pardon de son emportement ; il exprima le désir que les fêtes eussent lieu plus brillantes que jamais et que rien ne manquât à leur splendeur.

" Oublions tout souvenir de contrariété, dit-il rayonnant de joie, et ne songeons qu'à nous. Je ne considère

plus comme malheureux un accident qui me permet d'apprécier toute la valeur du cœur de mon fils, dont je suis fier. Désormais j'aurai plus de plaisir à raconter sa noble action que je n'en éprouvais à parler du pauvre vase. Viens, mon cher Ibrahim, viens, que je t'embrasse et te bénisse de nouveau."

Comme il restait encore quelques heures avant le coucher du soleil, le sarafé décida qu'on finirait la journée par une joyeuse cavalcade sous la conduite du petit Ibrahim.

Ce qu'on vient de lire prouve une fois de plus que les bonnes actions en produisent d'autres, qu'elles trouvent souvent leur récompense sur la terre, et que l'exemple de la générosité désarme les plus grandes colères.

JÉRUSALEM.

## VARIÉTÉS.

### Lettres inédites de J.-M. et F. de La Mennais.

(SUITE ET FIN.)

Les lettres suivantes de Féli continuent de porter l'empreinte de ces émotions profondes. Ce sont moins des lettres que des méditations, des invocations ardentes. Jamais depuis lors, sauf dans quelques-unes des *Réflexions sur l'Imitation de Jésus-Christ*, Féli de La Mennais ne retrouva à un égal degré cette voix de l'âme qui alors entraînait sa plume.—"Oh! j'ai trop aimé les joies amères du monde, les consolations du monde, les espérances du monde! Maintenant je ne veux que la croix, la croix seule, la croix de Jésus et encore la croix. Je vivrai sur le Calvaire en esprit d'amour, de pénitence, de renoncement et de sacrifice absolu. Oh! quelle vie, quelle douce, quelle heureuse vie! C'est le ravissement de mon cœur d'être crucifié avec Jésus par les souffrances, les contradictions, les mépris, les rebuts, les ingratitude, les haines, les outrages, les persécutions et tout ce qui peut le plus crucifier mon orgueil et ma chair!... Je veux, oui, je veux m'abreuver à longs traits des saintes délices de l'humiliation. Mon Dieu! mon Dieu! encore une fois, la croix, la croix, et rien que la croix (1)!"

C'était au moment de recevoir les ordres mineurs que Féli de La Mennais écrivait ainsi. Il les reçut à Pâques 1809, de Mgr. Enoch, évêque de Rennes. On avait craint d'abord quelque opposition de son père, mais cette opposition n'eut pas lieu.—"Papa a été sensible à la détermination de mon frère, écrivait l'abbé Jean; mais cependant il s'est résigné... Dieu soit béni (2)!"

Lorsqu'on relit, après cinquante ans, ces épanchements intimes, et qu'on sait tout ce qui a suivi, on est pris d'une profonde tristesse. Dès lors, au reste, l'abbé Jean n'était pas sans entrevoir le côté faible de son frère.—"Je vous le demande en grâce, ajoutait-il en post-scriptum à une de ses lettres, dans votre réponse à Féli, ne mettez rien qui puisse enflammer une imagination si vive (3)."—Et l'abbé Bruté écrivait, de son côté, sur

une des lettres de Féli :—"Sensibilité si vive que toute la lettre est un peu exagérée."—Il n'est pas difficile, en même temps, de remarquer combien la pitié de l'abbé Jean est plus calme, plus pratique.

"Mon bon ami, écrit-il à l'abbé Bruté, le 18 juillet 1807, hier je dis à mon imagination : Va, je te suivrai, pénétrons ensemble dans l'avenir. Nous marchâmes pendant cinq minutes, la tête me tournait... Cependant ma pauvre raison eut encore assez de force pour me dire : Jean, dans une heure peut-être tu ne seras plus ici-bas, pourquoi donc veux-tu savoir ce qui s'y passera demain? Attends dans une profonde paix, confie-toi en Celui qui peut tout et ne trompe jamais. Tu as sa parole, cette parole a créé le monde, et tu craindrais que le monde ne fût plus puissant qu'elle!...—Non, mon Dieu, je ne crains rien; vous êtes avec nous, qui sera contre nous? Mon Dieu! peut-être nos crimes forceront-ils votre justice à permettre que les méchants triomphent et nous empêchent de faire le bien ce soir; mais, mon Dieu, votre miséricorde nous laisse encore la liberté de faire le bien ce matin. Ah! mon Dieu! nous ferons le bien ce matin en bénissant votre miséricorde."

N'y a-t-il pas un charme touchant dans cette vertu si active et si douce, qui ne demande pas la croix, peut-être parce qu'elle craint d'être faible, mais qui demande le courage de faire le bien à chaque instant de la vie, ne fût-ce qu'un matin ou qu'un soir? Féli a reproduit quelque chose de cet accent dans ses petits livres ascétiques, l'*Imitation*, le *Guide du premier âge*, mais dans les lettres à l'abbé Bruté, c'est tantôt la mélancolie, tantôt l'exaltation qui domine.—"Je crains, lui écrivait l'abbé Vielle, que vous ne vous livriez trop à une certaine mélancolie qui vous dévore."—Et le pieux abbé Carron :—"Pourquoi, mon Féli, cette mélancolie? Est-ce que le bon chrétien n'est pas comme un festin continué?... Je crois, mon bon ami, lui disait-il encore, qu'il n'est pas prudent de demander à Dieu des croix, et que nous devons nous borner à solliciter l'amour des souffrances, laissant à Dieu le soin de nous exposer à celles qu'il ne jugera pas au-dessus de notre faiblesse (1)."

Cette exubérance d'ardeur n'eût, au reste, que peu d'inconvénients tant que Féli écouta son frère. Longtemps ils travaillèrent ensemble. Jean fournissait la science, Féli y ajoutait les couleurs de sa brillante imagination. Le plus important des ouvrages qu'ils publièrent ainsi fut la *tradition de l'Eglise sur l'Institution des Evêques*, œuvre capitale, et qui renversait de fond en comble les prétentions gallicanes sur lesquelles s'appuyaient les vieux évêques opposés au Concordat, prétentions que Napoléon, de son côté, comptait prendre pour base d'un schisme. Les opinions ont été divisées sur la part de chacun des deux frères dans ce livre.—"On doit supposer, dit M. Forgues, qu'il (Féli) ne s'en regardait pas comme le principal auteur (2)."  
Une lettre de Féli à l'abbé Bruté dit, au contraire : "*La Tradition* est mon ouvrage, Payant fait en entier sur des textes que Jean avait recueillis (3)."

Les émotions de l'auteur au moment où ce premier grand travail fut livré au public, sont assez curieuses à étudier :—"L'impression que cet ouvrage produit ici,

(1) Lettre du 17 mars 1809.

(2) Lettre du 7 mars 1809.

(3) Lettre du 29 juin 1809.

(2) *Œuvres posthumes de La Mennais, Correspondance, t. I, p. xii.*

(2) Id. t. I, p. ix.

(3) Lettre du 25 avril 1815.

écrit-il, nous paie assez du travail qu'il nous a coûté.... Que Dieu en tire sa gloire, c'est tout ce que nous désirons. Nous avons désormais perdu l'espoir d'être attaqués; nous disons l'esprit, parce que nous aurions pu beaucoup fortifier notre thèse dans notre réponse, qui ne se serait pas fait longtemps attendre; mais le goût des réfutations est passé: est-ce un bien? est-ce un mal? Je crains qu'il y ait moins de sagesse que d'indifférence dans cette facilité avec laquelle on laisse tout dire, sans éprouver les doctrines par une contradiction savante et raisonnée (1)." Dangereuse passion de la lutte! il en sera d'elle comme des saintes délices de l'humiliation: elle ne viendront que trop tôt pour lui.

La lettre dont nous extrayons ce passage est du 19 septembre 1814. A cette époque l'abbé Bruté n'était plus en France. Dès l'année 1810, il était parti pour l'Amérique, sacrifiant ses douces relations de cœur, ses goûts d'étude et sa chère bibliothèque au besoin de dévouement qui était en lui. La séparation fut pénible pour tous. Au moment où l'abbé Bruté s'embarquait à Bordeaux, Jean et Féli lui adressaient, de la même plume comme du même cœur, leurs touchants adieux. Ils ne voyaient de consolation que dans la pensée de l'avenir:—*Adhuc modicum*, lui disaient-ils, en rappelant les adieux de Jésus-Christ; encore un peu de temps, et il n'y aura plus de temps! O chère éternité (2)!"

M. de La Gournerie retrace ainsi toute la suite de la vie de M. de La Mennais jusqu'au moment de sa chute, et il termine ainsi:

"Si nous en croyons Maurice de Guérin, La Mennais eut un instant la pensée, vers 1834, d'aller en Amérique. L'abbé Bruté l'y appelait depuis longtemps, et peut-être qu'un séjour près de cet ancien ami, dans un pays étranger à nos passions et à nos luttes, eût ramené quelque calme dans son âme. La dernière lettre de lui à l'abbé Bruté que possédait M. de Courcy, est du 28 septembre 1833. Il éloigne, dans cette lettre, toute pensée d'un voyage au loin:—"Mes voyages sont faits ici-bas,"—dit-il; puis, émettant l'espoir qu'il reverra son ami en France:—"Nous saurons, dit-il, et nous ne serons point d'accord, car c'est ainsi que les hommes sont faits. Que voulez vous? Nous ne changerons point, ni vous ni moi, la race d'Adam; prenons-la donc telle qu'elle est, mon cher ami; c'est le plus court et le plus sage. Je lui passe tout, hors les vices du cœur,"

L'abbé Bruté savait trop bien qu'ils n'étaient plus d'accord, mais il lui semblait impossible qu'après tant d'années d'intimité et de foi commune ils ne finissent par s'entendre. Etant donc venu en Europe, peu après son élection au siège de Vincennes, il se présenta, un jour d'hiver, à la Chênaie. C'était en janvier 1836; la Chênaie n'était plus alors ce que nous l'avons vue trois années auparavant. Le vide s'était fait autour du maître.—"Dans quelques jours, écrivait-il au moment d'y revenir, en 1834, je me retrouverai au sein de ma chère solitude, solitude, en effet, car j'y serai absolument seul (3)."—L'Evêque de Vincennes fut reçu avec cordialité. La Mennais n'avait point oublié l'ami; il assista même à la messe que Mgr. Bruté célébra, le lendemain matin, dans la petite chapelle abandonnée; mais, lorsque le missionnaire voulut parler de la foi,

lorsqu'il aborda le sujet habituel des conversations de toute leur vie, et que, dans le silence de Féli, il lui signala un scepticisme qu'il ne s'avouait peut-être pas à lui-même, des mots pénibles furent échangés et amenèrent une séparation douloureuse. Deux lettres de La Mennais constatent, en termes amers, ce dernier entretien. Elles ne sont pas dans la collection de M. de Courcy, mais elles ont été publiées en 1858 (1). Non loin d'elles se trouve une lettre des plus affectueuses à Béranger. On le comprend, l'ami dévoué du chantre du *Mariage du Pape* et du *Pèlerinage de Lisette* pouvait difficilement rester l'ami de l'Evêque de Vincennes.

Deux lettres de l'abbé Jean à Mgr. Bruté nous apprennent que celui-ci, revenu de la Chênaie et effrayé de la profondeur du mal, se persuada qu'on eût pu le couper dans sa racine, et sembla reprocher au trop malheureux frère de Féli ce qu'il appelait sa faiblesse. La réponse de l'abbé Jean nous laisse voir à nu cette âme où tout était foi, affection et mansuétude. Peu de jours auparavant, il écrivait à son vieil ami:—"Priez, priez plus que jamais pour le retour de celui qui nous est si cher. Je n'ai de lui aucune nouvelle. Pas plus de rapport entre nous et encore moins que si l'un était au Kamtschatka et l'autre au fond des déserts de l'Afrique. Cela est dur, pourtant (2)."

Quelques lignes de Féli, dans une lettre du 6 février 1836 à Mlle. de Trémereuc, nous prouvent néanmoins que l'abbé Jean voulut encore revoir son frère.—"Nous ne voyons mon frère qu'en passant, écrit Féli, car il ne séjourne nulle part. Le nouvel établissement qu'il a fondé à Dinan l'y ramène toutes les cinq ou six semaines, et alors il s'échappe quelques instants à la Chênaie (3)." Cet appel du cœur ne fut pas plus entendu que celui de la foi dans la bouche de Mgr Bruté.—"Quand il (Féli) se sépara de l'Eglise, a dit M. Blaize, il se sépara de son frère, resté fidèle à la foi catholique. Il ne l'a pas revu depuis, bien que celui-ci lui ait conservé jusqu'à la fin la même tendresse. Une opposition de croyance de plus de cinquante ans en effaça jusqu'au souvenir (4)."

"Il est bien peu de ses amis, a dit encore M. Blaize, qui n'aient survécu à son affection (5)." La Mennais les quittait sans aigreur, mais il les quittait froidement. Décidé à commencer une vie nouvelle, il refusa d'ailleurs longtemps, je l'ai dit, de leur communiquer ses idées, qu'il sentait bien être un démenti par trop complet à toute sa vie.—"Nous nous rejoindrons, sans doute là-haut, écrivait-il à l'un d'eux, qu'il appelait son fils: mais nous marcherons par deux voies sur la terre,"—ce qui amena cette réponse douloureuse:—"Je me perds à chercher les motifs de ces paroles déplorables pour moi. Qu'avez-vous fait, j'ose le dire, de vos souvenirs? Comment avez-vous oublié les relations si intimes, si tendres... qui nous ont unis... depuis que vous m'avez donné ce doux nom

(1) *Œuvres posthumes, Correspondance* t. II, p. 355.

(2) Lettre du 18 novembre 1835.

(3) *Œuvres posthumes, Correspondance*, tome II, p. 447.

(4) *Essai biographique*, p. 247.—M. Blaize suppose que Féli craignit peut-être d'envelopper son frère dans la réprobation de l'autorité religieuse. S'il en eût été ainsi, pourquoi donc au moins ne pas le comprendre parmi les six ou sept personnes auxquelles seules il entendit qu'on fit part de sa mort?

(5) *Essai biographique*, p. 233.

(1) Lettre du 19 septembre 1814.

(2) Lettre du 25 mai 1810.

(3) Lettre du 25 mai 1810.

de fils dont j'étais si heureux et si fier ! Qu'ai-je fait pour mériter un changement si subit et si cruel (1) ?

A partir de ce jour, Féli de La Mennais vécut dans un isolement presque absolu. — "Il était las des hommes," a dit son neveu. Mais pourquoi donc en être las tant qu'on peut leur être utile ? Loin de la Chênaie, loin de la Bretagne, qu'il quitta en 1837 pour aller se fixer à Paris, enfermé dans un appartement du Marais, il continuait d'ailleurs d'écrire. D'une main, il poursuivait le système de négation dans lequel il s'était engagé, et de l'autre, il rééditait, année par année, toutes les affirmations de son âge mûr, tous ces livres de foi et de piété qui ne devaient plus être, à ses yeux, qu'un aliment funeste pour la superstition et le fanatisme.

Nous voudrions ne rien dire de sa mort. Elle se résume malheureusement dans ce peu de mots écrits pour ses exécuteurs testamentaires : — "Mon corps sera porté directement au cimetière, sans être présenté à aucune église." Nous savons d'ailleurs, par un témoin peu suspect de ses derniers instants, que, sept heures avant de rendre le dernier soupir, La Mennais voulut parler ; mais que, ne pouvant plus se faire comprendre, il se retourna vers la muraille, avec un mouvement d'impatience dérangée (2). Que se passa-t-il alors dans cette âme lorsque, séparée des vivants, elle se trouva seule avec elle-même ? Ne lui fut-il pas donné, ainsi qu'elle l'avait souhaité jadis à d'autres, de sonder d'un regard l'abîme, à la lueur de cette lumière pénétrante, ineffable, qui nous apparaît aux derniers moments, comme le crépuscule de l'éternité (3) ? C'est le secret de Dieu. Mais cette incertitude même demeure comme un dernier rayon d'espoir pour ceux auxquels ses premiers livres ont fait du bien, auxquels ils en font encore, pour ceux qu'à un degré ou à un autre il a faits chrétiens, comme le disait d'elle-même sa pieuse nièce.

Les funérailles de La Mennais eurent lieu presque furtivement. L'heure en fut avancée par l'autorité, qui suivait le corbillard, dont la force armée éloignait la foule.

"Le cercueil, raconte M. Blaize, fut descendu dans une de ces longues et hideuses tranchées où l'on enterre le peuple. Lorsqu'il fut recouvert de terre, le fossoyeur demanda : *Faut-il une croix ?* M. Barbet répondit : Non. M. de La Mennais avait dit : "On ne mettra rien sur ma fosse." Pas un mot ne fut prononcé sur la tombe."

Nous n'ajouterons rien. Le silence est le seul refuge qui convienne aux grandes douleurs (4).

Il ne nous appartient point, non plus, de dire ce que ressentit l'abbé Jean à ces douloureuses nouvelles. C'était plus qu'un frère qu'il perdait, c'était un fils qu'il avait enfanté à la foi, un génie qu'il avait donné à l'Eglise ; c'était la gloire, la consolation de la moitié de sa vie, qui venait porter le dernier coup à sa vieillesse. — "Il voulut néanmoins (quelques mois après, le 28 juin 1854), revoir la maison qui avait abrité tout ce qu'il aimait le plus après l'Eglise... Escorté de deux ou trois prêtres qui savaient de combien d'espérances c'était là le tombeau, il s'en alla ouvrir la chapelle de la Chênaie

et dit la messe à son autel. Avant de quitter la terrasse silencieuse, son regard se fixa sur les fenêtres d'une chambre dont il semblait attendre encore l'habitant. Les bras tendus vers une image que lui seul apercevait, il cria, de toute sa force : *Féli, Féli, où es-tu ?* et le saint vieillard tomba comme foudroyé sur la terre (1)."

L'abbé Bruté n'était plus de ce monde pour partager les douleurs de son ami. Dès 1839, il avait quitté la vie, laissant après lui de longs regrets et le souvenir durable de ses œuvres. Quand à l'abbé Jean, son courage fut ébranlé, mais non pas abattu. Il avait donné pour devise à sa Congrégation : *Dieu seul !* et il enferma plus que jamais toutes ses affections, toutes ses pensées dans cette sainte devise. Sa postérité religieuse croissait d'ailleurs autour de lui ; comme celle des patriarches elle couvrait la terre. Les pauvres étaient instruits, les enfants nègres des Tropiques naissaient à la vie de la foi et de l'intelligence, et le Père commun des fidèles venait de bénir et de combler de louanges cette famille religieuse dont le zèle produisait des fruits si abondants, *latissimos fructus*. Le pieux fondateur était au comble de ses vœux ; il ne lui restait plus qu'à mourir. Il mourut comme un père au milieu des siens ; et, tandis qu'on pleurait et qu'on priait autour de lui, sa main défaillante continuait de feuilleter son bréviaire. C'était, comme on l'a dit, l'homme de Dieu, le prêtre qui dominait jusqu'à la fin la déchéance de la nature (2).

Les funérailles de l'abbé Jean furent un deuil public en Bretagne. Tous les rangs, toutes les opinions, tout le peuple se pressaient autour du cercueil de cet instituteur dévoué des pauvres. Sa famille paternelle y marchait confondue avec les deux immenses familles religieuses dont il était le père ; et il n'y avait qu'un seul sentiment dans toutes les bouches : — "Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur." — *Beati mortui qui in Domino moriuntur*.

Le nom de l'abbé Jean de La Mennais reste attaché à ses œuvres, c'est-à-dire qu'il vivra toujours. Tant que le dévouement actif ne sera pas remplacé par de froids systèmes, tant qu'il y aura de pauvres intelligences à conduire et à éclairer, son nom sera répété et béni. Peu d'hommes eurent plus d'étude et plus de science ; peu, une intelligence aussi ferme et aussi étendue. Il eût pu se faire un nom par ses écrits ; il préféra cacher tout ce qui faisait de lui un homme éminent, dans d'humbles écoles de village ; mais la reconnaissance l'y a suivi, et elle l'a récompensé, même par ce qu'il désirait le moins, par la gloire. Sans doute l'abbé Jean n'eut point le génie de l'imagination qui brille comme l'éclair, sauf à passer souvent aussi vite que lui ; mais il posséda, à un rare degré, ce génie du cœur et de la foi qui font les choses durables, génie puissant que ni les difficultés, ni les contradictions, ni l'opprobre même, s'il le faut, ne rebutent, parce qu'il a ses racines dans l'humilité et dans la charité.

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

(1) Œuvres posthumes, Correspondance, tome I, p. xxvii.

(2) Id. p. cxviii.

(3) Œuvres posthumes, Correspondance, t. II, p. 146.

(4) Félicité de La Mennais mourut le 27 février 1854 et fut enterré le 1er mars. Il avait voulu l'être comme le peuple.

(1) Oraison funèbre, par l'abbé de Léséleuc, p. 43.

(2) L'abbé Jean de La Mennais est mort à Ploërmel, dans la nuit du 26 au 27 décembre 1860, et ses funérailles ont eu lieu le 31. Le 29 janvier suivant, l'abbé de Léséleuc, vicaire général de Quimper, prononça dans la chapelle des Frères son oraison funèbre.

# JOSEPHINE.

Par E.....

PIANO

The first system of music is for piano. It consists of two staves: a treble clef staff and a bass clef staff. The key signature is one sharp (F#) and the time signature is 2/4. The music begins with a dynamic marking of *mf*. The treble staff contains a melody with several slurs and a triplet of eighth notes. The bass staff provides a harmonic accompaniment with chords and moving lines.

The second system continues the piano piece. It features two staves. The treble staff has a triplet of eighth notes and a slur. The bass staff continues the accompaniment. The system concludes with a double bar line and the word "FINE." written below the staff.

The third system of music is the final system on the page. It consists of two staves. The treble staff features two sixteenth-note chords, each marked with a "6" above it, indicating a sixth chord. The bass staff continues the accompaniment with chords and moving lines.



The first system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef and contains a melodic line with several chords. Two bracketed sections are labeled with the number '6'. The lower staff is in bass clef and contains a bass line with chords. The key signature has one sharp (F#).

The second system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef and contains a melodic line with several chords. The word "TRIO" is written above the first few notes. The lower staff is in bass clef and contains a bass line with chords. The key signature has one sharp (F#).

The third system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef and contains a melodic line with several chords. The lower staff is in bass clef and contains a bass line with chords. The notation ends with "D. C." below the bass staff. The key signature has one sharp (F#).



## UN PEU DE TOUT.

NAÏVETÉ.—Une femme dont le mari venait de tomber en apoplexie, courut vite chercher un médecin et lui dit que son mari était en sicope.—“Comment, dit le médecin, en sicope? C'est en syncope apparemment que vous voulez dire?”—“Ah! Monsieur, répondit-elle, une *cope* de plus ou de moins, qu'est-ce que cela fait dans l'état où est mon pauvre mari?”

\*:\*

—Un paysan breton, après de copieuses libations de cidre, qui l'avaient complètement enivré réussit enfin à rentrer chez lui. Sa femme, pour le dégriser, le jeta dans le coffre à l'avoine, et le laissa là...

Au milieu de la nuit, notre homme se réveille, avec une soif brûlante, et sans aucune conscience de ce qui s'était passé. Après de vains efforts pour sortir, il finit par s'imaginer qu'il est rendu dans l'autre monde et s'écrie :

—“Bonnes gens de l'autre monde, voulez vous trouver du cidre contre de l'avoine?”

\*:\*

—Un usurier disait à sa femme. “Un tel va venir, je lui prête 1000 francs; mais comme je prélève les intérêts composés, voilà 500 francs que tu lui remettras en échange de son billet payable dans deux ans.”

—“Imbécile, répondit-elle et pourquoi ne les lui prêtes-tu pas pour quatre ans, tu n'aurais rien à déboursé?”

\*:\*

—Une demoiselle de nos connaissances chantait un soir, une de ces *pinsonneries* que Louis Veuillot aime tant. Le refrain de cette romance était :

“Je chante bien quand il est là!”

—Mon voisin, un farceur qui rit de tout, même d'une demoiselle qui chante, se pencha vers moi au second couplet et me dit :

—“Il paraît qu'il n'est pas encore arrivé.”

\*:\*

Deux jeunes voyous de douze à quatorze ans promènent leurs rêveries sur le quai de la Ferraille. Chemin faisant, l'un demande à l'autre :

—Dis donc, Toto, t'as encore ton sou?

—Oui... et toi, le tien?

—Toujours... Sais-tu ce que je vais faire? Avec mon sou je m'achète une pipe.

—Bon!

—Avec le tien, je m'achète du tabac, et je fume...

—Ah!... Eh bien? et moi, quoique je ferai?...

—Tu cracheras.

\*:\*

UNE VIEILLE FEMME.—Il paraît qu'on va ouvrir de nouveaux cimetières dans la banlieue.

UN AIMABLE FARCEUR.—Et même on fera 600 francs de rentes viagères au premier qui les étrennera.

LA VIEILLE FEMME.—Vous verrez que ça tombera encore à quelqu'un qu'en aura pas besoin!

\*:\*

—Savez-vous, disait-on, quelle différence il y a entre Dumollard et Jules Gérard, le tueur de lions?

—C'est que Jules Gérard tue les lions de Bône, et que Dumollard tait les Bonnes de Lyon.

\*:\*

Un peu vieux, celui-là, mon cher Siraudin!—J'aime mieux le mot que l'on nous envoie au dernier moment :

—Pourquoi Dumollard n'a-t-il pas tué sa femme?

—C'est qu'elle n'était pas *bonne*.

\*:\*

CALEMBOURGS, JOYEUX DEVIS.—Un maire de la ville de Caen, homme sage, se trouvait à un dîner entre un *marquis* et un *chevalier*. Ceux-ci employèrent à le persiffler tout le talent qu'ils avaient de dire des inutilités ou des sottises. C'était des éloges ridicules de *esprit*, de la *pénétration*, des *lumières* de M. le maire.

—Messieurs, leur dit enfin celui-ci, je n'ai jamais eu l'ambition de passer pour un *homme de génie*; je ne suis pas un *fat*, et je ne crois pas être tout-à-fait un *sot*; mais je suis *entre deux*.

## PROBLEMES AMUSANTS.

1.—Quel est le tiers et demi de 18?

2.—Un écolier qui avait depuis peu appris à faire les quatre règles, avait 45 *billes*. Il s'amusa à en faire quatre *tas* tels que, si au premier il *ajoutait* 2, si du second il *retranchait* 2, s'il *multipliait* le troisième par 2 et s'il *divisait* le quatrième par 2, il trouvait toujours le même nombre. Combien y avait-il de *billes* dans chacun des *tas*?

3.—Quel est l'animal qui se mange lui-même quand il a faim, et n'en est pas plus malade?

(Solutions au prochain numéro.)

## ENIGMES.

1. Tout ici-bas est mon entier,  
Dit le livre de la sagesse.  
Comme le grain dans mon premier  
L'homme doit se purifier  
Dans l'infortune qui l'opresse.  
Le prêtre, en terminant la messe,  
Vous dit en latin mon dernier.

2. Mon premier n'a pas de serrure,  
Et cependant il a sa clé.  
Mon second est trompeur, c'est une chose sûre  
Si vous manquez de nourriture,  
Par mon entier bientôt vous serez désolé.

(Explication au prochain numéro.)

Mots des Enigmes du dernier numéro.

1<sup>re</sup> : Rateau :—2<sup>e</sup> : Devin.